

LE SANG DE L'HACIENDA

Seb Le Réveur



LE SANG DE L'HACIENDA

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Poussière et le Marbre	4
Chapitre 2 : L'Oxygène du Diable	10
Chapitre 3 : L'Éden de la Barbarie	14
Chapitre 4 : Le Revers de la Médaille	20
Chapitre 5 : Plata o Plomo	25
Chapitre 6 : L'Architecte de l'Ombre	29
Chapitre 7 : L'Enfer au Palais	33
Chapitre 8 : Le Vol de l'Oiseau Brisé	38
Chapitre 9 : Le Silence de Gustavo	44
Chapitre 10 : La Cage Dorée	48
Chapitre 11 : La Fuite dans la Brume	52
Chapitre 12 : L'Ombre des Pepes	56
Chapitre 13 : Le Poids de la Famille	62
Chapitre 14 : L'Appel de trop	67
Chapitre 15 : Les Tuiles du Destin	71

Chapitre 1

La Poussière et le Marbre

Le ciel de Medellín n'est pas bleu. Il est de la couleur d'une vieille lame de rasoir, un gris métallique qui pèse sur les épaules comme un linceul humide. En cette fin d'après-midi des années 70, la chaleur s'incruste dans les chemises en nylon et fait remonter des caniveaux une odeur de goyave pourrie et de gasoil mal consommé.

Dans le cimetière de San Pedro, le silence est une marchandise comme une autre.

Je m'essuyai le front avec le revers de ma main, laissant une traînée de poussière grise sur ma peau moite. À mes pieds, une dalle de marbre de Carrare attendait sa seconde vie. Gustavo était accroupi en face de moi, les doigts tachés de ce noir profond qui ne part qu'avec l'acide.

— Ce « Don Aurelio » s'accroche à sa pierre, grogna-t-il en frottant avec une brosse à dents imbibée de solvant.

Je regardais le nom s'effacer. La mémoire s'évaporait dans une buée âcre. En Colombie, si tu n'as pas de quoi payer ta place au soleil, on efface ton passage dans l'ombre. J'empoignai le burin. Le métal heurta la pierre avec un bruit sec. Un éclat me coupa la joue. Je ne cillai pas. L'odeur du solvant se mélangeait à celle de la terre remuée. C'était une odeur de poids et de mesure.

— On offre une opportunité à ceux qui n'ont plus de nom, dis-je simplement. Charge-la.

Gustavo ricana, mais ses yeux restaient nerveux. Il voyait bien que je ne plaisantais

plus. Nous avons chargé la pierre à l'arrière du vieux Renault. Le moteur a craché une fumée noire avant de s'élaner vers la zone industrielle. Le paysage défilait : des briques rouges, de la boue, et ces milliers de gens entassés dans les Comunas, attendant un miracle qui ne viendrait jamais d'en haut.

Le hangar de Fabio Restrepo sentait le pneu chaud et l'éther. L'air y était saturé d'humidité. Fabio nous attendait, le ventre débordant d'une chemise en soie ouverte, des bijoux en or massif incrustés dans sa peau tannée. Devant lui, sur une table vermoulue, trois paquets enveloppés de plastique marron.

— Alors, c'est vous les génies du marbre ? cracha-t-il en libérant une volute de fumée. Vous sentez le cadavre, les petits.

Ses hommes de main ont ri, la main sur la crosse de leurs pistolets coincés dans des pantalons à pattes d'eph. Gustavo a crispé les mâchoires, le regard fuyant. Moi, je restai immobile. La colère est une perte de temps.

— L'odeur partira avec l'argent, Fabio. On a le camion. On a la route.

Fabio s'approcha, l'haleine chargée d'eau-de-vie. Il me tapota la joue avec une condescendance grasse.

— Tu vas prendre ces trois kilos. Tu vas les emmener à Turbo. Et si tu perds un gramme, Pablito, je m'assurerai que tu n'aies même pas de fosse commune pour pourrir.

Il jeta une liasse de pesos sur la table. Une insulte. Nous sommes repartis sous un orage tropical qui transformait les rues en torrents. Dans la cabine, Gustavo frappait le volant.

— On devrait lui loger une balle tout de suite, Pablo !

— Non. Pour l’instant, Fabio est un pont. On ne brûle le pont qu'après l'avoir traversé.

La route vers le nord était un serpent de bitume s'enroulant autour des Andes. L’odeur du diesel envahissait l’habitacle, se mélangeant à celle, chimique et médicinale, de la pâte dissimulée dans les portières. C'était l'odeur de l'acétone, propre et violente.

Près de Yarumal, une lumière rouge a balayé la pluie. Barrage.

Mon cœur ne s'accéléra pas. Une froideur clinique s'empara de moi. Deux policiers s'approchèrent, leurs imperméables brillants sous le déluge. L'un d'eux toqua à la vitre. Je descendis la manivelle.

— Papiers, dit le flic d'une voix éteinte. Qu'est-ce qu'on transporte ?

— Des oranges pour la côte.

Le policier se pencha. Il posa sa main sur le rebord de la portière, pile au-dessus de la came. Je vis ses ongles sales et la lueur dans ses yeux. Il savait.

— Les oranges coûtent cher cette année, murmura-t-il. Il nous faut une taxe de passage.

Il demanda une somme absurde, plus que notre avance. Je sortis de la cabine. La pluie me trempa instantanément. Je m’approchai du flic jusqu’à ce que nos poitrines se touchent. Il posa la main sur son étui.

— Je n'ai pas cet argent, dis-je d'un ton monocorde. Mais j'ai une proposition. Soit vous prenez cette liasse et vous rentrez embrasser votre femme. Soit vous refusez, et je m’occuperai personnellement de trouver où habite votre mère. Je la ferai enterrer

sous une pierre que j'ai moi-même polie.

Le silence fut plus lourd que le tonnerre. Le flic vit quelque chose dans mon regard qui n'appartenait pas au monde des petits malfrats. Il prit les billets d'une main tremblante.

— Circulez. Dégagez avant que je change d'avis.

Je remontai. Gustavo haletait, livide.

— Tu es fou, Pablo.

— Non. Ils ont eu peur. Fabio nous a envoyé ici pour tester la route. Il voulait voir si on se faisait prendre.

Le retour à Medellín se fit dans un silence de cathédrale. Nous sommes arrivés au hangar de Fabio à l'aube. La brume rampait sur le sol comme un serpent blanc. Fabio terminait un café noir. Il parut surpris.

— Déjà là ? Alors, la monnaie ?

Je posai le sac de sport sur la table. Le bruit des liasses attira son attention, mais je plaquai ma main dessus.

— Le voyage a été instructif, Fabio. Tes amis de Yarumal te passent le bonjour. Ils coûtent cher.

Le visage de Fabio se décomposa un instant.

— C'est le business, gamin. Donne-moi ça.

— Non. Cet argent appartient désormais à ceux qui ont pris le risque.

Fabio voulut rire, mais le son mourut dans sa gorge quand Gustavo sortit son 45 ACP. Deux gamins de quinze ans, recrutés dans la Comuna la veille, sortirent de l'ombre avec des pistolets-mitrailleurs.

— Qu'est-ce que tu fais, Escobar ? Tu es mort !

Je m'approchai de lui. Je désignai la dalle de marbre que nous n'avions pas encore revendue, posée dans un coin du hangar.

— Tu vois cette pierre ? Elle est encore vierge. Pas de nom.

Je fis un signe de tête. Le coup de feu de Gustavo déchira la brume. Sec. Brut. Fabio bascula en arrière. Le sang commença à se répandre sur le béton gris, une flaque sombre rejoignant les rigoles de pluie. Je m'accroupis près de lui. Ses yeux perdaient leur lumière.

— Le monde appartient à ceux qui ne demandent pas la permission, Fabio. Merci pour la leçon.

Je me relevai. Mes chaussures étaient tachées de rouge.

— Gustavo, nettoie ça. Utilise sa pierre pour quelqu'un qui en vaut la peine.

Je sortis du hangar. Le soleil perçait enfin, baignant la vallée d'une lumière ocre. Je respirai à pleins poumons. La poussière de marbre avait disparu, remplacée par l'odeur de la poudre.

Sur le chemin du retour, nous nous sommes arrêtés dans une petite boulangerie d'Envigado. L'odeur du pain chaud et du fromage fondu était apaisante. Un policier

âgé prenait son café dans un coin. Il a levé les yeux vers nous, a remarqué nos visages fermés et les taches sombres sur mes semelles de cuir. Il a immédiatement baissé le regard vers son journal, le haut de son corps s'affaissant légèrement.

Je payai mes *buñuelos* et posai un billet de cent dollars sur le comptoir. La serveuse tremblait en tendant le sachet de papier gras.

— Garde le reste, dis-je sans sourire.

Je remontai dans la Mercedes. Je croquai dans la pâte chaude, sentant le fromage fondant sur ma langue, tandis que Gustavo rangeait nerveusement son arme sous le siège. Ses mains ne cessaient de s'essuyer sur son pantalon.

— On rentre, Gustavo. J'ai promis une histoire à Manuela avant qu'elle ne s'endorme.

La voiture s'élança dans les rues de Medellín. Derrière nous, la fumée d'un incendie commençait à monter de la zone industrielle. Je regardai la ville par la fenêtre, cette constellation de lumières précaires accrochée à la montagne. Je n'étais plus celui qui effaçait les noms. J'étais celui qui allait forcer le monde entier à retenir le mien.

Chapitre 2

L'Oxygène du Diable

L'air de Medellín n'est pas de l'oxygène, c'est un mélange de gaz d'échappement, de briques pilées et de la sueur de ceux qui n'ont plus rien à perdre. En ce mois de juillet, la chaleur est une main moite qui vous serre la gorge sans jamais refermer les doigts. Je me tenais sur la piste de terre battue, à l'ombre d'un hangar qui sentait l'huile de moteur rance et la ferraille chaude. Devant moi, il était là. Mon premier oiseau. Un Piper PA-18 Super Cub. Une carlingue légère, presque fragile, mais capable de se poser sur un mouchoir de poche ou de décoller d'une route de montagne avant que la police n'ait fini son café.

Gustavo tapota l'aile de l'avion. Le métal rendit un son sec, vide.

— On dirait un jouet, Pablo. Tu es sûr que cette libellule peut porter nos ambitions ?

— Ce n'est pas un jouet, Gustavo. C'est la clé d'une cage qui s'appelle la Colombie. Le ciel n'a pas de postes de contrôle. Le ciel appartient à celui qui a l'audace de le prendre.

Je fis signe au pilote. Barry était un Américain qui avait perdu son âme au Vietnam et ses économies dans les bordels de Bogota. Il s'installa aux commandes, les yeux injectés de sang. Les sicarios sortirent de l'ombre, portant des sacs de toile comme des reliques. Trente kilos de pâte pure, enveloppée dans du plastique et du ruban adhésif. L'odeur chimique de l'éther flottait autour d'eux, écrasante.

Le décollage fut une agonie de bruits métalliques. L'avion tressauta sur chaque caillou avant de s'arracher à la terre. Je restai là, debout, jusqu'à ce que l'appareil ne

soit plus qu'un point noir se fondant dans le vert émeraude de la cordillère.

Trois jours plus tard, nous survolions les Bahamas. À travers la vitre rayée du cockpit, les îles défilaient comme des taches vertes sur une nappe d'huile bleue. Nous descendions à cinquante pieds pour aveugler les radars de la Navy. Barry pilotait avec une désinvolture effrayante, une cigarette au coin des lèvres. L'air dans la cabine était une étuve saturée de kérosène et de sel. C'était ça, l'adrénaline pure, la sensation de redessiner la carte du monde avec une hélice.

Quand nous sommes revenus à Medellín, le Piper était chargé de dollars. Nous avons déchargé les sacs dans la cave d'une maison d'Envigado, une pièce borgne où l'humidité suintait des murs comme une maladie de peau. Gustavo m'attendait près d'une pile de billets de vingt dollars, haute comme un enfant, recouverte d'une pellicule de moisissure blanche et duveteuse. L'odeur était atroce. C'était la richesse qui pourrissait.

— Les rats ont encore bouffé deux briques cette nuit, dit Gustavo en ramassant une liasse qui s'effrita entre ses doigts. On ne sait plus où mettre le cash. On étouffe.

— Alors creuse des trous, Gustavo. Achète des fermes, enterre-le. Je ne veux plus voir un seul billet pourrir à l'air libre.

On frappa à la porte de fer. Velásquez entra, le visage pâle.

— Patrón... la police a fait une descente à Barbosa. Ils ont arrêté Luis. Il a parlé. Il a donné l'emplacement de la piste.

Le silence qui suivit fut plus pesant que l'humidité de la cave. Luis était mon cousin. Un bon garçon, mais avec des tripes fragiles. Dans notre monde, c'est une malformation fatale.

— Gustavo, prends deux sacs. On va voir le colonel de la zone.

Nous avons roulé dans la nuit jusqu'à la caserne. Le colonel Ramirez nous reçut dans son bureau, sous un ventilateur qui brassait l'air chaud sans conviction. Je posai les deux sacs de sport sur son bureau. Le bruit sourd du papier compacté fit vibrer ses bibelots.

— Le passé est une terre brûlée, Colonel. Dans ces sacs, il y a de quoi assurer la retraite de vos petits-enfants.

Ramirez ouvrit un sac. Il vit la moisissure blanche sur les liasses. Il fronça les sourcils.

— C'est quoi cette merde ? C'est pourri.

— C'est l'oxygène du diable, Colonel. C'est le prix de votre silence. L'intégrité est une vertu magnifique, mais elle ne paie pas les études de médecine de votre fils.

Ramirez referma le sac. Un renoncement définitif.

À minuit pile, nous étions sur la route de Santa Fe. Une voiture de police s'arrêta et jeta une silhouette sur le goudron avant de repartir en trombe. C'était Luis. Son visage n'était qu'une masse de chair violacée. Il leva les yeux vers moi, tremblant de tout son corps.

— Pablo... merci... j'ai essayé de ne rien dire, je te jure... mais ils avaient des câbles électriques...

Je m'accroupis devant lui. L'odeur de sa peur était acide, écoeurante. Je posai une main sur son épaule agitée de spasmes.

— Je sais, Luis.

Je me relevai lentement et me détournai. Le bruit du coup de feu fut sec, étouffé par le grondement du tonnerre qui éclatait enfin sur la vallée. Luis s'effondra sur le bitume, le front ouvert par une fleur de plomb. Gustavo jeta son mégot dans la boue.

— C'était ton cousin, Pablo.

— C'était un trou dans la coque, Gustavo. On le bouche ou on coule.

Le lendemain, nous étions dans la Magdalena Medio. Les bulldozers éventraient la jungle pour tracer les contours de l'Hacienda Napoles. Je regardais les arbres s'effondrer dans un fracas de fin du monde.

— On va construire un palais ici, dis-je à Gustavo. Il y aura une arche à l'entrée avec le Piper. On ramènera des hippopotames d'Afrique. On va montrer à ce pays que même un fils de paysan peut posséder l'exotisme.

— Tu es fou, Pablo.

— Non. Je suis précis. La peur, c'est pour les petits chefs. Pour être un roi, il faut de la magie.

Un nouvel avion décolla de notre piste de fortune, ses feux de position clignotant comme des étoiles maléfiques. Chaque gramme qui passait la frontière était une balle dans le cœur du système. L'argent continuerait de pourrir dans les trous, les traîtres continueraient de fertiliser la terre, et nous, nous continuerions de voler. Plus haut, plus loin, saturant l'air du monde de notre poison, jusqu'à ce que le ciel lui-même finisse par porter mon nom.

Chapitre 3

L'Éden de la Barbarie

Le soleil n'est pas une lumière ici, c'est un poids. Il s'écrase sur les toits de tuiles rouges de l'Hacienda Nápoles comme s'il voulait forcer la terre entière à se mettre à genoux. C'est une chaleur qui ne se contente pas de faire transpirer ; elle s'insinue sous la peau, elle fait bouillir le sang jusqu'à ce que chaque battement de cœur devienne une insulte.

Je me tiens sur le balcon de la villa principale, une structure blanche et massive, un palais de sucre posé au milieu d'un enfer vert. À mes pieds, l'empire s'étend. Les routes goudronnées serpentent entre les collines comme des veines noires injectées dans le paysage. Au loin, le bourdonnement d'un Piper déchire le silence lourd de la jungle, chargé d'une neige qui ne fond jamais sous ce climat.

L'odeur est partout. Un mélange écœurant de fleurs tropicales trop sucrées, de kérosène et de bouse d'éléphant. J'ai voulu que cette terre devienne un Éden où les bêtes de l'Afrique paissent à l'ombre des palmiers colombiens. Les hippopotames, là-bas, dans le lac artificiel, sont des masses grises et luisantes qui montent et descendent dans l'eau boueuse. Ils sont comme moi : ils n'appartiennent pas à cet endroit, mais ils en sont désormais les maîtres absolus.

Je baisse les yeux sur mes bottes en cuir de crocodile. Le reflet du soleil sur la peau polie est aveuglant. Sous le luxe de la semelle, je peux presque encore sentir la morsure de la boue froide d'Envigado entre mes orteils, ce temps où chaque pas était une lutte contre la faim et le mépris.

— Pablo, les chiffres commencent à puer.

La voix de Gustavo arrive avant lui. Je ne me retourne pas. Je connais le bruit de ses pas sur le marbre, un frottement sec, précis. Mon cousin est la calculatrice qui empêche mon ambition de s'étouffer dans les hauteurs. Il s'accoude à la balustrade. Sa chemise de soie jaune est déjà trempée. Ses yeux sont fixes, froids comme des pièces de monnaie.

— On a dépensé plus en clôtures et en importation de girafes ce mois-ci qu'en pots-de-vin pour la police de Cali, dit-il d'un ton monocorde. On construit un paradis, mais les anges coûtent cher et les démons demandent leur dû.

— Le peuple a besoin de voir, Gustavo. Ils ont besoin de savoir que le fils d'un paysan peut ramener l'Afrique ici. Si je possède leur imagination, je possède leurs votes.

— L'extradition, murmure Gustavo. Les politiciens à Bogotá commencent à murmurer le mot comme une prière. Ils veulent nous livrer aux Gringos.

— Personne ne me livrera, Gustavo. La Colombie est ma mère. On ne vend pas sa mère.

Je sens une pointe d'irritation me piquer la nuque. Pour les gens des Comunas, je suis la lumière. Pour les Américains, je suis une ligne sur un rapport. Ici, à Nápoles, je suis Dieu. Et Dieu ne finit pas dans une cage de béton gris.

— Il y a un autre problème, ajoute Gustavo. Plus proche. Ortega.

— Le lieutenant qui s'occupait des écuries ?

— Le lieutenant qui s'occupait surtout de parler aux mauvaises personnes. On a retrouvé des micros dans les doubles fonds des caisses pour les autruches. Des modèles de la CIA.

Le silence retombe, saturé d'humidité. Je regarde mes mains. Elles sont propres, mais je sens le besoin de l'ordre.

— Où est-il ?

— Dans les écuries du secteur sud. Il fait chaud là-bas, Pablo. L'odeur est... difficile.

Nous montons dans une Jeep décapotée. Un sicario de seize ans conduit avec une dévotion de prêtre. Pour lui, je suis le seul chemin vers le salut. Il ne voit pas les cadavres sur lesquels nous roulons, il ne voit que la montre en or à mon poignet. Tout ici est une victoire de ma volonté sur la nature.

Les écuries du secteur sud sont à l'écart. À l'intérieur, l'obscurité est une bénédiction, mais elle apporte l'odeur de la paille pourrie et celle, métallique, de la peur. Ortega est attaché à un poteau. La sueur trace des sillons dans la poussière qui recouvre sa peau. Ses yeux sont deux billes blanches dans le noir. Popeye attend à côté de lui, immobile, avec un seau d'eau saumâtre.

Je m'approche lentement. Mes bottes craquent sur le sol.

— Ortega, dis-je doucement. On m'a dit que tu aimais les oiseaux. Les autruches, surtout.

L'homme émet un gémissement étouffé. Ses lèvres sont collées par la soif.

— Cet endroit est ma maison, Ortega. C'est le seul endroit où je ne veux pas entendre le bruit des hélicoptères. Et toi, tu as voulu faire entrer les Gringos dans mon jardin.

Je fais un signe de tête. Popeye plonge la tête d'Ortega dans le seau. Le bruit est atroce. Un bouillonnement frénétique, le battement de pieds désespérés contre le bois. Puis, il le ressort. Ortega crache, halète, l'eau se mélange au sang qui commence à perler de son nez.

— Qui t'a payé ? Les Gringos ? Les Moncada ? Dis-moi, et tu verras le coucher du soleil.

— C’était... pour ma mère, bafouille-t-il. Ils ont dit... qu’ils brûleraient sa maison... Pablo, s’il vous plaît...

Je soupire. La famille. Ils utilisent nos propres valeurs contre nous.

— Ta mère est en sécurité, Ortega. Je vais m'occuper d'elle. Mais toi... tu as rompu le pacte.

Je me détourne. Je n'aime pas le spectacle de la souffrance prolongée. C'est inefficace.

— Finissez-en, dis-je à Gustavo. Et assurez-vous que les hippopotames soient nourris. Ils ont faim.

Je sors de l'écurie. Le soleil me brûle les yeux. Un craquement sec retentit derrière moi. Une branche qui se brise. Puis le silence, seulement troublé par le bourdonnement des mouches.

Je remonte dans la Jeep. Gustavo s'assoit à côté de moi. Il a une tache de fer liquide sur sa chaussure droite. Il l'essuie méticuleusement avec un mouchoir en soie avant de le jeter dans la poussière.

— On devrait peut-être changer la décoration de la salle à manger, dit-il. Le blanc, c’est la couleur de la pureté. Et dans ce pays, il n'y a que nous qui puissions nous la payer.

De retour à la villa, Gustavo me tend un téléphone satellite. Son visage est redevenu un masque de cire.

— Le ministre de la Justice, Lara Bonilla. Il vient de déclarer que Nápoles est une insulte à la nation. Il menace de venir avec l'armée pour voir tes animaux.

Je prends l'appareil. Ma voix est basse, calme.

— Monsieur le Ministre, dormez bien. Mais n'oubliez pas : mes hippopotames n'ont pas encore dîné.

Je raccroche. Je sens un sourire cruel étirer mes lèvres. Près de la piscine, je vois ma femme, Tata, et mes enfants. Leurs rires cristallins s'élèvent au-dessus du murmure de l'eau. Pour eux, ce monde est normal. La violence est une rumeur lointaine comme le tonnerre avant l'orage.

Un gamin, Juan, s'approche des enclos avec un seau de restes de viande. Il tremble. Je m'approche de lui et prends le seau. L'odeur de la charogne est forte. Près du bord de l'eau, une masse sombre émerge. La bête ouvre une gueule immense, une caverne de chair rose et de dents jaunies. Je jette un morceau de gras. Le claquement des mâchoires est brutal.

— Tu vois, Juan ? dis-je au gamin qui n'ose plus respirer. Ces bêtes n'ont pas de morale. Elles ont faim. Le monde est une gueule ouverte, et toi, tu es soit celui qui nourrit, soit celui qui est mangé.

Je lui glisse une liasse de pesos humides dans la main.

— Va t'acheter des chaussures. Et ne laisse jamais personne te voir marcher pieds nus dans ma boue.

Le soleil commence enfin à descendre, teintant le ciel d'un orange violent, une couleur de blessure ouverte. L'ombre de la villa s'allonge sur la pelouse, sombre et menaçante. Je regarde l'avion au-dessus du porche d'entrée, mon arc de triomphe.

La suite ne sera que du plomb ou de l'argent. Mais ici, à l'ombre de mes palmiers, j'ai l'illusion que l'argent suffit encore à faire taire le plomb. C'est une illusion qui coûte cher, mais c'est la seule que je possède. L'Hacienda Nápoles resplendit dans le crépuscule. Le sang versé dans l'écurie a déjà été absorbé par la terre assoiffée.

Demain, l'herbe sera plus verte.

Chapitre 4

Le Revers de la Médaille

La soie de ma cravate me serrait la gorge comme la main d'un pendu. À Bogotá, l'air est plus rare qu'à Medellín ; il est froid, hautain, chargé d'un mépris qui vous pénètre par les pores de la peau. Je me tenais debout dans les couloirs du Capitole National, lissant les revers de mon costume. Gustavo m'avait dit que je ressemblais à un président. Moi, je me sentais comme un jaguar en cage dans un salon de thé.

Ici, l'odeur n'était pas celle de la bouse de buffle et du kérosène des pistes clandestines, mais celle de la cire d'abeille, du vieux papier et de la sueur rance des hommes qui n'ont jamais eu à se salir les mains pour de vrai.

— Calme-toi, Pablito, murmura Gustavo. C'est ton jour.

Je ne répondis pas. Je fixais les lourdes portes en bois de la salle du Congrès. Derrière elles, l'élite colombienne m'attendait. Des types qui se croyaient nobles parce qu'ils portaient des noms de rues. Ils ne savaient pas encore que j'étais venu pour acheter la rue, le quartier et, bientôt, la ville entière.

Nous entrâmes. Le silence qui accueillit mes pas fut plus lourd que le plomb. Je pris place. Mon siège de député suppléant me semblait trop petit. Je n'ai jamais aimé être à l'étroit. La session commença dans un ronronnement bureaucratique, mais l'air était électrique. Puis, il se leva.

Rodrigo Lara Bonilla. Le ministre de la Justice.

Il n'avait pas le visage d'un guerrier. Il était mince, presque fragile, avec des lunettes

d'instituteur. Mais ses yeux étaient ceux d'un homme qui a déjà accepté sa propre mort. Ce sont les plus dangereux.

— La démocratie meurt par les balles, commença-t-il, mais elle pourrit d'abord par l'argent. Nous avons parmi nous un homme qui prétend bâtir des maisons pour les pauvres. Mais cet homme ne bâtit pas sur de la pierre. Il bâtit sur des cadavres et de la poudre blanche.

Je restai de marbre, les mains croisées sur mon pupitre. Lara Bonilla sortit alors un papier d'une chemise cartonnée. Un simple morceau de papier jauni.

— Voici une fiche de police datée de 1976. Un certain Pablo Emilio Escobar Gaviria a été arrêté à Itagüí pour possession de trente-neuf kilos de pâte de coca. L'argent du narcotrafic a infiltré cette chambre !

Le temps s'arrêta. L'humiliation était une lame froide qui m'éventrait devant les caméras. Lara Bonilla m'avait insulté. Et en Colombie, une insulte ne s'efface qu'avec du liquide : du sang ou de l'or.

— Monsieur le Ministre, dis-je, ma voix basse, presque douce. Vous parlez de morale. Mais où étiez-vous quand les gens de la Comuna 13 mouraient de faim ? Mon argent est l'argent du peuple. Il n'est pas sale, il est nécessaire.

— Votre argent pue la mort, Escobar ! cracha-t-il.

Je souris. C'était un sourire de prédateur.

— Vous avez une belle famille, Rodrigo. Un bel avenir. Ne gâchez pas tout pour une fiche de police que personne ne lira dans dix ans.

La séance fut levée dans un chaos indescriptible. En sortant du Capitole, la pluie de

Bogotá commença à tomber, fine et glaciale. Nous montâmes dans la Mercedes noire. Alors que le chauffeur engageait la voiture dans une rue adjacente, une Jeep Willis nous coupa la route. Deux hommes en civil sortirent, fusils d'assaut au poing.

Je ne bougeai pas. Je ne sortis pas mon arme. Je me contentai de remonter ma vitre teintée, m'enfonçant dans le cuir du siège. À l'extérieur, Gustavo et deux de nos sicarios sortirent comme des ressorts. Le vacarme des détonations fut assourdi par l'habitacle blindé. Je regardais, à travers le verre, le premier assaillant s'effondrer, son sang giclant sur le capot noir en une traînée fumante sous la pluie. Le second fut projeté contre un mur de briques, ses yeux fixant le ciel gris avant de glisser dans le caniveau.

— On rentre à Medellín, dis-je simplement quand Gustavo remonta en voiture, l'odeur de la poudre imprégnant ses vêtements. Bogotá m'étouffe.

L'humidité de l'Hacienda Nápoles me frappa le visage comme une caresse familière. L'odeur de la terre mouillée et de la végétation en décomposition était un parfum bien plus doux que celui des vieux parlements. Ici, j'étais Dieu.

— Amène-moi le capitaine Rojas, ordonnai-je à un garde.

La cave n'était pas faite pour le vin. C'était un espace de béton brut où le vrombissement des générateurs couvrait les bruits que personne ne voulait entendre. Le capitaine Rojas était attaché à une chaise, le torse nu, luisant de sueur. Il avait pris mon argent pour protéger nos convois, mais une tonne avait été saisie.

Je m'approchai de lui. Mes chaussures faisaient un bruit sec sur le ciment.

— Tu sais ce que j'aime chez les chiens, Rojas ? Ils ne mentent jamais. Toi, tu as

mangé à ma table, et tu as oublié d'aboyer quand les loups sont arrivés.

— Pablo... je te jure... c'était la DEA !

Je fis un signe de tête à Velásquez. Le gamin s'approcha avec une paire de pinces industrielles. Le bruit de l'os qui cède ressemble à celui d'une branche sèche en hiver. Rojas hurla, mais les générateurs étaient plus forts que sa douleur. Dans le noir, je ne voyais que l'éclat de ses dents au sol. La violence n'était plus une colère, c'était une nécessité comptable.

— Lara Bonilla pense que je suis un criminel, Rojas. Je vais devenir le monstre qu'il décrit.

Après dix minutes, Rojas ne gargouillait plus que des aveux inutiles.

— Nettoie ça, dis-je en remontant les marches. Et envoie son corps devant le commissariat de Girardot. Pas dans un sac. Je veux qu'ils voient.

De retour sur la terrasse, je trouvai Gustavo. Il semblait avoir vieilli.

— On a un problème, Pablo. Le traité d'extradition. Les Américains font pression.

— Plutôt une tombe en Colombie qu'une cellule aux États-Unis, Gustavo. Appelle les chefs de bandes. Pinina, La Quica, Tyson. Je les veux ici à l'aube. On va diviser le pays en secteurs.

Je m'assis à la table en fer forgé. Un domestique apporta du café amer.

— Chaque juge qui signe un ordre d'extradition doit mourir. Chaque policier qui refuse un pot-de-vin doit mourir. Chaque journaliste qui utilise le mot « cartel » doit mourir.

— Et Lara Bonilla ?

Je marquai une pause, regardant la jungle immense et sombre.

— Lara Bonilla est déjà mort. Il ne le sait pas encore. On va attendre qu'il se croie en sécurité, qu'il sorte de sa voiture avec son sourire de vainqueur. Et là, on lui ouvrira le crâne. Je veux que ce soit sale. Je veux qu'on utilise beaucoup de 9mm, pour que son visage ne soit plus qu'un souvenir.

Le téléphone sonna. C'était Tata. En l'écoutant me parler de la dent perdue de Manuela, je redevins un père. Je lui promis que tout allait bien, puis je raccrochai et mon visage redevint un bloc de granit.

— Fais raser la maison du capitaine Rojas, ajoutai-je pour Gustavo. Et sème du sel sur la terre. Je ne veux pas que même l'herbe se souvienne de lui.

Je montai à l'étage. Dans la chambre, je posai mon revolver sur la table de nuit, à côté d'un chapelet en argent. Dehors, la pluie tropicale s'écrasait sur les feuilles de bananiers. Elle lavait le sang sur la piste d'atterrissage, mais elle ne pourrait jamais effacer ce qui venait de naître.

La Colombie allait brûler. Et j'allais être celui qui tiendrait l'allumette.

Je fermai les yeux. Le bruit de la pluie devint celui d'un millier d'applaudissements. Le chapitre de la politique était clos. Celui de la terreur s'ouvrait, et il serait écrit avec le plomb.

Chapitre 5

Plata o Plomo

La chaleur du Magdalena Medio n'est pas une météo, c'est une sentence. Elle s'insinue sous la chemise en soie, transforme la sueur en huile poisseuse. Dans mes tempes, le sang bat au rythme des pales de l'hélicoptère qui vient de se poser. À l'Hacienda Nápoles, l'air a l'odeur du kérosène et de la bouse d'éléphant. C'est l'odeur d'une terre qui s'apprête à boire plus de sang qu'elle n'en peut digérer.

Gustavo était assis sous le porche, un verre de limonade glacée à la main. La glace ne fondait pas assez vite pour calmer l'incendie dans ses yeux. Rodrigo Lara Bonilla, ce petit ministre de la Justice à la gueule d'enfant de chœur, avait osé remuer la merde. Il pointait du doigt mon siège de député, exigeait mon extradition vers les Gringos.

— Il ne s'arrêtera pas, Pablo, dit Gustavo d'une voix monocorde. Il a saisi les avions. Il veut ta tête pour plaire à l'ambassade.

Je ne répondis pas. Je fixais l'horizon, là où la jungle dévorait le ciel. Mon cigare s'écrasa entre mes doigts sans que je m'en aperçoive. La cendre chaude brûla ma paume. On me traitait de criminel ? Très bien. On allait leur montrer ce qu'était un monstre avec les moyens d'un État.

— La paix est un luxe que les pauvres ne peuvent pas se payer, murmurai-je. S'il refuse l'argent, il aura le plomb. *Plata o Plomo*, Gustavo. C'est la seule loi qui reste. On ne déplace pas une armée, on infiltre un venin.

Le soir même, l'ambiance changea dans les Comunas. Les *desechables* s'agitaient. Des gosses de quinze ans, les yeux brûlés par la *basuco*. Pour eux, j'étais le Père.

Celui qui donnait une montre en or avant de leur demander de presser la détente pour une **vuelta**.

Dans une ruelle de Santo Domingo, l'air sentait le diesel et les égouts. Byron et "El Mugre" m'attendaient près d'une Vierge de Sabaneta. Ils étaient maigres, nerveux. Leurs doigts caressaient les crosses de leurs mini-Ingram avec une tendresse de nouveau-né. Je m'approchai de Byron. Je sentis sur lui l'odeur de la pauvreté : savon bon marché et faim.

— Bogota est une ville de gens en cravate, Byron. Ils pensent que nous sommes des sauvages. Tu vas leur montrer que le sauvage, c'est celui qui n'a plus rien à perdre.

Je lui tendis une liasse de billets de cent dollars. Le papier craqua. Un son sec. Définitif.

— Tu prends la Yamaha DT 175. Quand la Mercedes ralentira à l'angle de la 127e, tu videras le chargeur. Ne vise pas les pneus. Vise la vitre arrière. Je veux que son cerveau repeigne le cuir de sa voiture de fonction.

Byron hocha la tête, un sourire de loup sans dents aux lèvres. Pour lui, tuer le ministre était une ascension sociale.

À Bogota, la pluie s'était arrêtée, laissant place à une humidité glaciale qui collait à la peau comme un linceul. Lara Bonilla était assis à l'arrière de sa voiture. Il lisait des dossiers, persuadé que le droit était un bouclier. Le chauffeur ralentit à un feu rouge. C'est alors que le bourdonnement de la Yamaha déchira le silence.

Byron ne portait pas de casque, juste un bandana. Il lâcha le guidon d'une main, sortit l'arme de sa veste en jean.

Le verre de la Mercedes explosa en mille diamants de sécurité. Les balles perforèrent

la carrosserie avec un bruit de tambour métallique. Lara Bonilla n'eut pas le temps de lever les yeux. Sa tête bascula en arrière, projetant une gerbe écarlate sur le velours gris. Une douille tomba au sol, tintant sur le bitume. C'était mécanique. Administratif. Le ministre était mort. La loi aussi.

Le message commença sa course macabre. À Bogota, un juge trouva une enveloppe sur son bureau. À l'intérieur, une liasse de billets découpée en forme de cercueil et des œillets rouges. Pas de mot. Juste l'odeur d'un parfum de bordel de Medellín. L'intégrité n'est qu'une question de prix.

À Nápoles, je regardais mes hippopotames sortir de l'eau limoneuse. Gustavo me rejoignit, le visage pâle.

— C'est fait, Pablo. L'état de siège va être déclaré. Ils signent l'extradition.

Je rallumai un cigare. La fumée bleue monta vers le plafond.

— Qu'ils déclarent ce qu'ils veulent. Les lois sont du papier. Nous écrivons sur la chair.

Je me tournai vers lui, le regard vide.

— Mets une prime sur chaque flic. Deux millions de pesos pour un agent, dix pour un officier. Je veux que chaque uniforme dans ce pays devienne une cible mouvante. S'ils veulent me traiter de terroriste, je vais leur offrir l'apocalypse.

Je sortis sur la terrasse. Un éclair déchira le ciel au-dessus de l'Hacienda. Le tonnerre gronda, écho lointain du *plomeo* qui ensanglantait déjà la capitale. La guerre n'en était qu'à son premier chapitre. Elle serait sale, bruyante et saturée de l'odeur de la poudre. Je serais le roi d'un empire bâti sur des cadavres, et chaque corps serait une pierre de plus à mon édifice.

Plata o Plomo. La Colombie n'avait plus le choix. Et moi non plus.

Chapitre 6

L'Architecte de l'Ombre

Le bureau empestait l'éther, l'encre grasse et la charogne. Dans cette planque des hauteurs de Medellín, le ventilateur de plafond brassait un air saturé d'humidité tropicale qui ne rafraîchissait rien ; il se contentait de déplacer la poussière d'un tas de billets vers un autre. Pour Pablo, ces sacs de sport débordant de dollars maculés de sueur étaient de la gloire en barre. Pour moi, Gustavo Gaviria, c'était un cauchemar logistique, une dépréciation d'actifs constante sous l'assaut des moisissures et des rongeurs.

La porte grinça. Pablo entra, enveloppé dans l'aura de sa propre légende. Il revenait de la Comuna 13, sentant la friture et l'adulation fétide des foules. Sa chemise en soie crème collait à son dos.

— Regarde-moi ça, Gustavo, lança-t-il. On ne compte plus en dollars, on compte en mètres cubes. Le peuple crie mon nom.

Je ne levai pas les yeux de mes colonnes de chiffres. Ma plume grattait le papier, une ponctuation sèche dans le silence.

— Ton électorat nous coûte trois cents dollars de rubans élastiques par mois, Pablo. Juste pour maintenir ces liasses ensemble. Les rats ont dévoré deux millions dans la planque de l'Hacienda. Le coût opérationnel de ta vanité commence à grever sérieusement nos marges de sécurité.

— Les rats ne votent pas, Gustavo. Le peuple, si.

Soudain, la porte s'ouvrit violemment. Popeye entra, traînant par les cheveux un gamin qu'on appelait « El Reloj ». Apparemment, sa précision de comptable avait failli.

— Patron, murmura Popeye. Un trou de huit cent mille dans la livraison de Cali.

Pablo s'approcha du gamin. Sa voix devint onctueuse, cette texture particulière qui annonçait l'hémorragie. Il sortit un mouchoir immaculé et essuya délicatement un filet de sang sur le visage du garçon. Un geste de piété factice. Puis, d'un signe de tête imperceptible, il scella la sentence. Popeye saisit un coupe-papier en bronze sur mon bureau et l'enfonça dans la gorge du comptable. Le bruit fut celui d'un siphon bouché. Le sang gicla, chaud et ferreux, aspergeant la soie de Pablo et mes grands livres.

— Huit cent mille de moins à compter, cousin. Fais les ajustements.

Je repris ma plume sans que mon cœur ne s'emballe. Ici, la mort n'était qu'une écriture comptable, une liquidation d'actif nécessaire.

Plus tard, la Jeep cahotait sur les sentiers défoncés vers la villa d'Ortega, un sous-traitant qui avait laissé la marine saisir deux tonnes de neige. L'odeur du diesel et de la jungle en décomposition filtrait par les vitres. Ortega était à table, devant des langoustes infestées de mouches.

— Les chiffres ne connaissent pas les courants, Ortega, dis-je en m'asseyant en face de lui. Huit cent mille dollars pour corrompre le colonel de la zone, et le chargement tombe ? Le colonel est mort ce matin, et il n'avait pas un peso en poche. Tu as introduit du chaos dans mon système.

Le craquement de l'os sous le hachoir d'El Mugre fut net. Un bruit de bois mort. Le

sang gicla sur le lin blanc de la nappe. Ortega s'effondra dans un gargouillis de terreur. C'était une question de mathématiques élémentaires : une unité soustraite sans permission déséquilibre l'équation.

— Finissez-en, ordonnai-je. Récupérez le reliquat dans son coffre.

Le retour vers l'Hacienda Nápoles fut une plongée dans le velours noir de la nuit. Pablo, grisé par ses rêves de présidence, me demanda dix millions pour acheter des rotatives allemandes. Un journal. Un linceul de papier pour envelopper ses crimes dans une rhétorique de libérateur. Je notai le montant.

Le téléphone sonna dans mon bureau privé. La voix de Pablo, encore.

— Gustavo, on m'a dit qu'un lieutenant avait parlé aux gringos. Il a donné ton nom pour les ordres de décaissement. Viens à l'entrepôt du sud.

Le trajet fut silencieux. L'odeur de Medellín m'assaillit : pneus calcinés et café brûlé. À l'entrepôt, le colonel Ramirez était attaché à une chaise, le visage réduit à une topographie de viande hachée. Pablo l'observait avec une curiosité de naturaliste.

— Colonel, votre fierté était un luxe trop coûteux.

El Mugre s'approcha avec un couteau de chasse. Pas de balles ; le plomb a un prix, la chair est gratuite. La lame déchira la gorge avec un bruit de parchemin froissé. Je fixai les ombres des hippopotames au loin, silhouettes monstrueuses indifférentes à la boucherie.

On remonta dans le bureau de l'Hacienda. Pablo se servit un cognac, les bottes maculées de boue rouge.

— Le plomb nettoie ce que l'argent ne peut pas acheter, Gustavo.

Je retournai à mon registre. Mes doigts étaient tachés d'encre et de cette sueur grasse qui ne me quittait plus.

— Le coût de l'élimination du colonel : cinquante mille pesos pour les sicarios. Le coût de ta carrière politique, Pablo... je ne peux pas encore le chiffrer. Mais le bilan sera le même pour nous deux : zéro.

Je restai seul alors qu'un avion décollait de la piste privée, emportant une nouvelle dose de poison vers le Nord. Je regardai mes mains. Propres en apparence, mais marquées par l'encre indélébile de celui qui a tout calculé, sauf la chute. Dans ce monde de plomb et de soie, le système était parfait, mais il avait faim. Et l'architecte de l'ombre commençait enfin à comprendre que l'argent n'était pas un bouclier, mais un phare attirant les loups.

Je fermai le grand livre. Le chapitre 6 était clos. Les dettes de sang ne s'effaçaient jamais ; elles s'accumulaient jusqu'à ce que le créancier vienne frapper à la porte avec une faux. Dehors, la pluie diluvienne de Medellín ne lavait rien. Elle noyait simplement les cris.

Chapitre 7

L'Enfer au Palais

La pluie de Bogota n'est pas celle de Medellín. À Medellín, l'eau est une bénédiction qui lave la poussière des Comunas. À Bogota, c'est une pisse froide et grise qui s'insinue sous les cols et vous rappelle que vous n'êtes rien face à l'État. C'est une pluie de fonctionnaires. Une pluie de traîtres.

Je déteste cette ville. Elle pue le papier jauni, la morgue intellectuelle et la servilité envers les Gringos. Mais aujourd'hui, ce 6 novembre 1985, Bogota allait sentir autre chose. Elle allait sentir la viande grillée et l'encre carbonisée.

J'étais assis dans le bureau de l'Hacienda Nápoles. La soie jaune de ma chemise collait à ma peau. À Medellín, la sueur est la seule chose que l'on ne peut pas corrompre. Gustavo était là, debout près de la fenêtre. Son silence était pesant. Quand il ne dit rien, c'est que le prix commence à peser plus lourd que le profit.

— Ils sont entrés, Pablo, dit-il sans se retourner.

Sa voix était blanche. Il parlait des gars du M-19. Deux millions de dollars pour une armée de poètes révolutionnaires et d'étudiants exaltés. Pour eux, c'était la « dignité nationale ». Pour moi, c'était un service de nettoyage. Un grand coup de balai dans les archives de la Cour Suprême.

L'extradition. Ce mot me brûlait la gorge. Les Américains voulaient me mettre en cage comme l'un de mes zèbres. Ils voulaient m'enterrer vivant dans une cellule en béton dans l'Ohio. Ils ne comprenaient pas : on ne déracine pas un homme comme moi sans emmener toute la terre avec lui.

— La dignité, Gustavo, ça n'a pas de prix. Mais le silence, lui, se facture à la page.

À la radio, les voix devenaient hystériques. On entendait le grondement sourd des chars EE-9 Cascavel de l'armée qui montaient à l'assaut de la Place Bolivar.

J'imaginai le quatrième étage du Palais. Là où dormaient les dossiers. Des milliers de feuilles de papier timbré, des dépositions, des noms. Mon nom. Celui de Gustavo. Celui des Ochoa. Tout ce papier devait mourir.

Un homme qui n'a rien à perdre est dangereux. Un homme qui a tout à perdre est un architecte de l'enfer.

Soudain, le silence de la terrasse fut rompu. Veneno approcha, traînant un homme par les cheveux. Un civil en chemise à carreaux, les mains liées par du fil de fer.

— On a trouvé ce rat près de la piste sud, Patron. Il dit qu'il cherchait des oiseaux.

Je m'approchai. L'homme tremblait, un bruit de dents qui claquent, agaçant comme un parasite radio.

— Des oiseaux ? Ici, les seuls oiseaux qui volent transportent de la neige, mon ami.

— Je vous jure, señor Escobar... je cherchais le quetzal...

Je caressai son visage avec le canon de mon pistolet. Le métal était tiède. Le problème de ce pays, c'est que tout le monde veut regarder ce qui ne le regarde pas. Le canon trouva le creux sous son menton. J'appuyai. Le silence revint, plus lourd qu'avant.

— Nettoyez ça, ordonnai-je à Veneno. Et donne son appareil aux singes.

Je repris mon café. Il était froid. À Bogota, l'enfer avait désormais une adresse.

Le Palais de Justice était devenu un estomac de pierre digérant ses propres enfants. À l'intérieur, Luis-Augusto, vingt ans, tenait son fusil les phalanges blanches. Quand une balle de gros calibre fit exploser la tête d'un juge devant lui, le gamin vomit. La violence n'était plus une idée. C'était une substance gluante sur ses bottes.

Le feu commença à lécher les boiseries du quatrième étage. Le papier brûlé a une odeur particulière : douceâtre, presque comme du pain grillé, avec l'acidité de l'encre qui pique les yeux. Les dossiers d'extradition s'enflammèrent avec une facilité déconcertante.

À l'Hacienda, le téléphone sonna. C'était Blackie.

— Patron ? C'est fait. Le quatrième étage est un four crématoire. Les Gringos n'auront rien à lire l'année prochaine.

— Et nos « amis » du M-19 ?

— L'armée les achève dans les escaliers. Pas de prisonniers.

— Bien.

Je raccrochai et regardai Gustavo. Il avait compris. La fin du M-19 était incluse dans le prix. Des témoins en moins. Des dettes effacées.

— C'est sale, Pablo, murmura Gustavo.

— La Colombie est un pays sale, mon frère. Je ne fais que lui donner le miroir qu'elle

mérite.

Un autre mouvement dans l'ombre. Mes hommes amenaient Fernando, mon comptable. Ses mains étaient liées, son visage défiguré par la poussière. Il avait essayé de joindre Bogota avec une radio satellite.

— Fernando, soupirai-je. La loyauté est une fleur qui a besoin d'eau, pas de poison.

— Pablo... s'il te plaît... ma famille...

— Ta famille recevra une pension. Mais toi, tu ne verras pas le soleil se lever sur une Colombie sans dossiers.

Je pointai le Browning sur son front. *Bang.* Le corps s'effondra comme une marionnette dont on coupe les fils. Je ne pris même pas la peine de regarder. Le sang s'efface plus vite que l'encre.

Le soleil déclinait sur l'Hacienda, teignant le ciel d'un orange sanglant, identique à la lueur des flammes qui dévoraient le Palais. Je marchai vers les enclos des hippopotames. Ces bêtes massives pataugeaient dans la boue, indifférentes. Elles étaient comme moi. Déplacées, puissantes, territoriales.

— Regarde-les, Gustavo. Ils ne demandent de permission à personne. La Colombie, c'est mon Hacienda. Et je vais y mettre tous les animaux que je veux.

Le lendemain matin, l'hélicoptère déchira la brume. Nous mîmes le cap sur la capitale. À mesure que nous approchions de la Place de Bolívar, je vis la colonne de fumée noire, grasse, s'élever au centre des toits.

— Regarde ça, Gustavo. On dirait une dent gâtée que l'on vient d'arracher.

— Une dent qui a coûté deux millions, Pablo.

— L'argent n'est rien. Ce qui brûle là-bas, c'est le futur. On n'achète pas la paix. On la sculpte dans la peur.

Le pilote entama un cercle. L'État colombien détruisait son propre palais pour débusquer les rats que j'y avais envoyés. C'était une symphonie de fer et de feu.

Je savourai l'amertume de mon cigare. J'étais Pablo Emilio Escobar Gaviria. Et ce soir-là, j'avais appris au monde que l'on pouvait brûler la vérité, pourvu que l'on ait assez d'essence et assez de haine.

Le chapitre de la loi se fermait. Celui de la guerre totale ne faisait que commencer. Dans cette guerre, il n'y aurait pas de dossiers à brûler. Juste des corps à enterrer. Nous étions les rois de la poussière. Et la poussière finit toujours par tout recouvrir.

Chapitre 8

Le Vol de l'Oiseau Brisé

L'air de l'Hacienda Nápoles n'était plus qu'une soupe épaisse, un mélange de vapeur d'eau, d'excréments d'animaux exotiques et de kérosène mal raffiné. La chaleur de ce matin de novembre 1989 n'était pas seulement météorologique ; elle était électrique, vibrante comme une ligne à haute tension prête à rompre. Dans le patio, l'eau de la piscine était d'un bleu si insolent qu'il en devenait insultant face à la noirceur de la décision que nous venions de sceller.

Gustavo était assis en face de moi. Il jouait avec un coupe-papier en argent, faisant briller la lame sous le soleil de plomb. Ses yeux, d'habitude si vifs pour les chiffres, semblaient opaques, comme recouverts d'une couche de poussière.

— Pablo, dit-il d'une voix qui grattait le fond de sa gorge. On ne parle pas d'un juge de quartier. On parle d'un oiseau de fer. Cent passagers. Peut-être plus.

— L'extradition est un cancer, Gustavo. Et le cancer ne se soigne pas avec des prières. On le brûle. César Gavia n'est pas un homme, c'est le visage de la trahison. S'il monte dans cet avion, il emporte notre souveraineté dans les valises des gringos.

Je me suis levé. Mes articulations craquaient comme du vieux bois. Sous l'ombre d'un manguier, le gamin attendait. Il s'appelait Alberto, mais tout le monde l'appelait "Quico". Il ne devait pas avoir dix-sept ans. Un visage d'ange sculpté dans la misère des Comunas. Pour lui, je n'étais pas un trafiquant. J'étais le Père, celui qui avait apporté l'électricité dans sa ruelle crasseuse.

— Tu as la mallette, gamin ?

— Oui, Patrón. El Suizo m’a expliqué. Je dois juste appuyer sur le bouton pour enregistrer les conversations de ces chiens de politiciens, c’est ça ?

Je lui ai posé une main sur l’épaule. La chair était ferme, pleine de vie. Je sentais le battement de son cœur à travers son veston trop large, une petite bête affolée mais fière.

— C’est ça, Quico. Tu t’assois, tu restes calme. Quand l’avion atteint sa hauteur de croisière, tu déclenches l’enregistreur. Tu fais ça pour la Colombie. Pour ta mère.

— Pour vous, Patrón, murmura-t-il avec un sourire qui me fit l’effet d’un coup de poignard dans le foie.

Une liasse de billets changea de main. Un instant plus tard, la Jeep démarrait dans un nuage de poussière ocre, emportant le gamin et son cercueil de cuir noir vers l’aéroport de Bogotá.

À l’intérieur du salon, l’obscurité était une bénédiction. La climatisation ronronnait comme un gros chat gras. El Suizo, mon artificier, m’attendait près de la radio. C’était un homme sec, aux doigts jaunis par la nicotine et les produits chimiques.

— Le C4 est stabilisé ? demandai-je sans le regarder.

— Deux kilos, Pablo. Dissimulés dans la doublure. Le détonateur est couplé à un altimètre barométrique en renfort du déclencheur manuel. À 13 000 pieds, ça fera l’effet d’une grenade dans une boîte de conserve.

Le temps s’est mis à couler comme de la mélasse. J’ai commandé un café, noir, amer. Gustavo marchait de long en large, ses chaussures de cuir ciré claquant sur les azulejos.

— Arrête de marcher, Tavo. Tu vas creuser un trou jusqu'en enfer.

— On y est déjà, Pablo. On a juste oublié de fermer la porte derrière nous.

À 7h15, la radio a commencé à cracher des bribes de conversations aéronautiques. Des voix nasillardes, techniques. Ils ne savaient pas qu'ils transportaient un soleil miniature dans leurs soutes.

— *Avianca 203, autorisé pour le décollage, piste 13...*

Soudain, le silence radio fut rompu par un souffle. Ce n'était pas un cri. C'était un bruit de succion, suivi d'un fracas métallique assourdissant qui satura les haut-parleurs. Puis, plus rien. Le vide.

— C'est fait, dit El Suizo en consultant sa montre. 7h16.

La violence de l'image s'imposa à moi. Le fuselage se déchirant comme du papier mouillé. Les corps aspirés dans le vide glacial. Cent sept personnes vaporisées pour une idée. Mais le téléphone a sonné quelques minutes plus tard. C'était l'un de nos informateurs à l'aéroport. Sa voix tremblait comme une feuille dans la tempête.

— Patrón... Gaviria n'est pas monté. Ses services de sécurité ont eu un doute. Il est resté au sol.

L'air sembla se vider d'oxygène. J'ai regardé ma tasse de café. Elle ne tremblait pas. J'étais devenu une statue de sel.

— Cent sept morts pour rien ? murmura Gustavo, sa voix brisée. Pablo... On a tué le ciel, et il n'y avait personne dedans.

Je ne répondis pas. La bête noire que j'enfermais derrière des sourires de politicien se réveilla d'un coup. C'était une faim physique.

— Amenez Suarez, ordonnai-je.

On traîna l'homme sur la terrasse. Un petit comptable maigre, chargé de vérifier l'embarquement. Il puait la pisse et la terreur. On l'avait jeté aux pieds de mes bottes en cuir de crocodile.

— Don Pablo... par pitié... je pensais qu'il était monté... j'ai vu l'homme en costume gris...

Je m'accroupis devant lui, attrapant ses cheveux gras pour forcer son regard à rencontrer le mien.

— Tu "pensais", Suarez ? Tu sais ce qui arrive quand on pense mal dans ce pays ? Cent sept personnes sont mortes parce que tu n'as pas fait ton travail. Tu imagines le poids de toutes ces âmes sur tes petites épaules de gratte-papier ?

— Je... j'ai une famille...

— Nous en avons tous une, Suarez. C'est pour elle que nous nous battons. Mais toi, tu as mis la mienne en danger.

Je me relevai d'un bond. Ma jambe partit avec la précision d'un fouet, ma botte rencontrant ses côtes dans un craquement sec de bois mort.

— Sortez-le d'ici, ordonnai-je à El Chopo. Emmène-le dans la remise à outils. Et fais en sorte que ça dure. Je veux qu'il sente chaque seconde de son incompétence.

Alors qu'ils le traînaient au loin, ses cris griffant le silence, je descendis vers les

enclos. J'avais besoin de voir quelque chose de pur. Rodrigo, mon vieux jardinier, s'était arrêté de tailler les haies. Il tenait son sépateur de manière maladroite, les larmes coulant sur son visage parcheminé.

— Qu'est-ce qu'il y a, Rodrigo ?

L'homme sursauta. Il essaya de cacher ses yeux.

— Ma nièce, Patron... Elle était dans le vol d'Avianca. Elle allait à Bogota pour son examen de médecine. Elle était si fière.

Je m'approchai de lui. Je posai une main sur son épaule. La chair était fine, les os fragiles sous sa chemise de coton usée.

— C'est une tragédie, Rodrigo. Une terrible erreur des autorités. Ils n'auraient jamais dû laisser cet avion décoller.

— Mais Patron... on dit que...

— On dit beaucoup de choses, Rodrigo.

Je fis un signe de tête imperceptible à El Mugre qui attendait en retrait. Je fis un pas en arrière, me détournant pour regarder l'horizon. Le coup de feu fut sec, étouffé par la densité de l'air. Rodrigo ne cria pas. Il s'effondra simplement dans les fougères, le sépateur glissant de ses doigts pour finir dans la boue.

— Débarrasse-toi de ça, dis-je sans me retourner. Et trouve sa famille. Donne-leur de l'argent. Beaucoup d'argent.

Je retournai vers la terrasse. Au loin, les hippopotames dans la mare s'ébrouaient dans la boue, indifférents à l'apocalypse. La violence n'est jamais vaine, pensais-je. Elle

marque le territoire. Elle définit qui possède la foudre.

— Tavo, appelle Blackie. Je veux que les bombes commencent à sauter à Bogotá dès demain. Pas dans les avions. Dans les rues. Près des banques. Je veux qu'ils sentent la peur dans leurs entrailles, qu'ils la goûtent dans leur nourriture.

— Tu vas en faire un martyr, Pablo.

— Un dieu ? ricanai-je en allumant un cigare. Le seul Dieu en Colombie, c'est celui qui décide qui respire le lendemain.

Je suis monté dans la Jeep. La première bouffée de fumée fut la seule chose qui me sembla réelle dans ce monde de décombres. Le vol 203 n'était pas une fin. C'était un baptême. Le baptême d'un roi sans couronne régnant sur un royaume de poussière.

— Roule, dis-je au chauffeur. On a encore beaucoup de travail.

La Jeep Toyota grimpait les lacets de la montagne, laissant derrière elle l'Hacienda qui semblait flotter comme un navire fantôme chargé de cadavres. Le chapitre de la négociation était clos. L'apocalypse, elle, respirait à mes côtés. Et je n'avais jamais été aussi prêt à la déchaîner.

Chapitre 9

Le Silence de Gustavo

La pluie de l'Antioquia n'est pas une bénédiction, c'est une punition liquide. Elle tombe avec une régularité de métronome, écrasant la canopée de l'Hacienda Nápoles sous un voile gris et poisseux. Dans l'air saturé, l'odeur du gazole des générateurs se mélange à celle, plus écœurante, de la bouse des hippopotames qui s'ébrouent dans les mares de boue. Ma chemise en soie, d'un jaune tournesol qui m'avait semblé impérial ce matin, colle à mon dos comme une seconde peau de reptile.

Gustavo est mort.

Le mot ne résonne pas encore. Il flotte, comme ces cadavres que l'on retrouve dans la rivière Medellín, gonflés d'eau et de silences. On ne m'a pas appelé pour me le dire avec des gants. Le radio a grésillé, une voix étranglée par la friture et la terreur a lâché : « El Primo a chuté. Le Bloc de Recherche est sur lui. » On ne tombe pas parce qu'on a glissé sur un savon. On tombe parce que le plomb vous a arraché à la terre.

Je suis assis dans le grand salon, celui avec les têtes de buffles et les photos de moi devant la Maison-Blanche. L'or des cadres et le cristal des carafes ne sont plus que de la verroterie de conquistador face au vide qui vient de s'ouvrir. Gustavo était le calcul. J'étais l'instinct. Il était la colonne de chiffres qui maintenait l'édifice droit pendant que je bâtissais les étages dans les nuages. Sans lui, les chiffres vont se mettre à danser, et l'édifice va pencher vers l'abîme.

Dehors, sous le porche, une douzaine de sicarios attendent. Des gosses de seize ans, les yeux fiévreux, les mains moites sur leurs Uzis. Ils attendent un signe, un cri, un ordre de massacre. Mais je reste immobile. Le silence de Gustavo est devenu mon

silence.

— Don Pablo ?

C'est Blackie. Sa voix tremble. Il apporte un café noir, fumant. L'arôme est puissant, terreux. Quand je prends la tasse, je vois une tache de sang séché sous l'ongle de mon pouce. Un reste de la veille, ou peut-être une hallucination de ma culpabilité.

— Pose ça là, je dis. Ma voix sonne comme du gravier qu'on broie.

— Les hommes sont prêts, Patron. On sait où est le colonel qui a mené l'assaut. On sait où joue ses enfants.

Je lève les yeux vers lui. Blackie pense que le sang se lave avec du sang. Il ne comprend pas que Gustavo n'était pas un simple soldat. C'était la moitié de mon âme de commerçant.

— Tu penses qu'ils l'ont eu par hasard, Blackie ? Tu penses que le Bloc de Recherche a appris à lire des cartes sans que personne ne leur tienne la main ?

Le silence qui suit est plus lourd que l'orage. La paranoïa n'est pas une maladie ici, c'est une mesure de survie. Si Gustavo est mort, c'est que le cercle s'est brisé. Un maillon a rouillé.

— Amenez Lucho, j'ordonne froidement.

On traîne le comptable dans le salon. Lucho a toujours été trop pressé de briller. Il tombe à genoux sur le tapis persan, ses mains jointes dans une prière pathétique. Sa sueur a une odeur aigre qui couvre même l'odeur de la pluie.

— Pablo... Don Pablo... je vous jure...

Je me lève et marche vers lui. Je caresse la crosse de mon Sig Sauer. Ce n'est pas un geste de colère, c'est une caresse d'amant. Le métal est froid, contrairement au corps de Gustavo qui doit déjà être tiède sous les néons de la morgue.

— Tu mens, Lucho. Tu as une odeur de peur qui traverse tes vêtements. Tu pensais que l'empire s'effondrait parce que la tête pensante était tombée ? La loyauté n'a pas de prix, mais la trahison a un coût très précis. C'est une mathématique que même un comptable comme toi devrait comprendre.

Je ne l'écoute pas jurer sur la Vierge. La Vierge ne descend pas dans la boue de l'Antioquia le mardi soir. D'un geste sec, je sors mon arme. C'est une procédure, un acte administratif nécessaire pour que les autres restent dans le rang. Le coup de feu claque, étouffé par le rideau de pluie qui noie les jardins. Lucho s'effondre sans un cri, une petite fleur rouge s'épanouissant sur son front.

— Nettoyez ça, je lance à Blackie sans même regarder le corps. Et dites aux lieutenants de préparer les voitures. On part pour Medellín.

Je sors sur la terrasse. Le vent secoue les palmiers comme des plumeaux dérisoires. L'Hacienda Nápoles semble gémir sous l'assaut des éléments. Les animaux exotiques hurlent dans la nuit, rendus fous par l'électricité statique. Ils sentent ce que les hommes refusent encore de voir : le temps de l'abondance est terminé. Le temps des loups commence.

— Tu m'as laissé seul, Gustavo, je murmure contre la vitre froide.

Et pour la première fois depuis des années, j'ai froid. Un froid métallique, viscéral, que même le soleil de la Colombie ne pourra jamais réchauffer. Mon monde vient de se rétrécir. De la conquête des routes mondiales, je suis passé à la défense d'un périmètre de boue et de sang.

Je décroche le téléphone satellite. Mon doigt trace nerveusement des cercles sur le bois du bureau.

— Blackie ? Je veux qu'on mette une prime. Deux millions de pesos pour chaque policier abattu à Medellín. Cinq millions pour un officier. Payable immédiatement, en liquide. Je ne veux plus de prisonniers. Je ne veux plus de juges. Je veux que le sol de ce pays soit si glissant de leur sang qu'ils ne pourront plus marcher sans tomber.

Je raccroche. Le silence revient, mais cette fois, il est chargé d'une électricité nouvelle. La paranoïa est devenue ma boussole. Elle pointe directement vers le cœur de ceux qui se croient en sécurité.

La Mercedes nous attend dans l'allée. Je monte à l'arrière, m'enveloppant dans l'ombre du cuir. Derrière nous, l'Hacienda s'enfonce dans la jungle, dévorée par l'obscurité. La guerre contre l'extradition ne sera plus une négociation. Ce sera une traînée de poudre. Les politiciens de Bogota pensent avoir gagné une bataille en abattant mon cousin. Ils ne réalisent pas qu'ils ont simplement libéré la bête de sa cage de raison.

Le moteur vrombit. Nous entamons la descente vers la vallée. Medellín scintille au loin, un tapis de lumières froides qui n'attend plus que l'incendie. Gustavo était le frein. Maintenant, le frein a lâché. Le train fonce vers le ravin, et je vais m'assurer qu'il emporte toute la nation avec lui.

Gustavo est mort. Longue vie à la terreur.

Chapitre 10

La Cage Dorée

L'air de la montagne, à Envigado, n'avait pas le même goût que celui de Medellín. En bas, dans la vallée, on respirait le gasoil, la charogne et l'espoir rance. Ici, à deux mille mètres d'altitude, l'oxygène était rare, glacé, piquant comme une lame de rasoir que l'on promène sur la gorge. C'était une brume épaisse, une ouate grise qui léchait les cimes des pins et s'insinuait sous les pores de la peau.

Je restais debout, observant les pelleteuses mordre le flanc de la colline. Le vacarme des moteurs diesel brisait le silence sacré de la cordillère. Ils appelaient ça une reddition. J'appelais ça un couronnement. La Catedral n'était pas une prison ; c'était un monument à ma volonté, une forteresse de béton brut et de marbre importé, perchée comme un vautour au-dessus de mon empire.

— La pelouse du terrain de foot doit être plus douce que le ventre d'une vierge, dis-je à l'architecte sans le regarder. Vous comprenez ?

L'homme acquiesça frénétiquement. Il savait que s'il se trompait d'un centimètre, il finirait coulé dans les fondations de ma piscine. Un homme qui ne voit pas son empire finit par oublier qu'il est roi. Et moi, je n'oubliais jamais rien. Surtout pas l'absence de Gustavo. Son vide était un trou noir dans ma poitrine, une soif que tout l'or de la Colombie ne parviendrait pas à étancher.

Le soir de l'inauguration, l'ambiance n'avait rien de pénitencier. Le banquet était digne d'un mariage sicilien. Des langoustes géantes gisaient sur des lits de glace, tandis que des bouteilles de Petrus exhalaient un parfum de terre et de cerise noire. Le luxe était une provocation jetée à la gueule de l'État.

Je trônais au bout de la table. Mes lieutenants, Galeano et Moncada, mangeaient avec trop d'appétit. On reconnaît un traître à la façon dont il évite votre regard tout en se gavant de votre nourriture. Je posai ma fourchette. Le bruit du métal contre la porcelaine résonna comme un coup de feu. Le silence s'installa, lourd, saturé par l'odeur de l'agneau rôti et de la sueur froide.

— Le gouvernement est inquiet, commença Galeano en essuyant la graisse de ses lèvres. La presse parle des camions de luxe qui montent ici.

— Le gouvernement est un client que j'ai payé pour qu'il ferme les yeux, répondis-je d'une voix de velours. Et toi, Fernando ? Est-ce que tu t'inquiètes pour moi ? Ou pour les vingt millions de dollars que tu caches sans m'en avoir versé la part ?

Le visage de Galeano devint livide. La violence n'est jamais aussi terrifiante que lorsqu'elle est annoncée par un sourire.

— Patron, c'est une erreur de comptabilité...

— On ne parle pas de comptabilité avec son père, Fernando. On prie pour qu'il soit d'humeur clémente. Le respect est une monnaie qui n'a pas d'inflation.

Je fis un signe de tête à Popeye. Les cris de Galeano et Moncada furent étouffés par des mains rugueuses. On les traîna vers la salle de billard, leurs talons raclant le marbre poli. Je les suivis, une queue de billard lestée de plomb à la main. Le bois était froid, honnête. Le bruit du premier coup, celui qui brisa le genou de Moncada, fut net, comme une branche morte sous un pied. La séance dura deux heures. Je ne ressentais rien, sinon une vague irritation pour la tache de sang qui venait de souiller le cuir de mes chaussures.

— Nettoyez ça, ordonnai-je finalement. Je ne veux pas de tombes. Je veux qu'ils

disparaissent.

Le lendemain matin, la brume s'était levée, mais l'humidité persistait, collante comme de la poisse. Je sortis sur le terrain de football. Mes hommes s'échauffaient dans un silence de cathédrale. Je frappai dans le ballon, le logeant en pleine lucarne. Les sicarios crièrent « But ! », mais le son mourut dans le brouillard. Ma poitrine brûlait. J'étais le maître, mais en regardant les murs qui m'entouraient, je sus que ce but était le dernier d'une partie que j'avais déjà perdue.

Un bruit de moteur rompit le calme. Eduardo Mendoza, le vice-ministre de la Justice, descendit d'une Jeep, ses chaussures de ville s'enfonçant dans la boue. Il venait demander des comptes sur les disparitions de la veille. Je l'attrapai par la cravate, l'attirant vers mon visage. Je voyais les pores de sa peau dilatés par la terreur.

— Tu crois que j'ai peur de tes soldats de plomb ? Dis à ton Président que s'il envoie un seul char sur cette route, je ferai brûler Bogota. Je suis un prisonnier volontaire, Eduardo. Le jour où je sortirai, ce sera pour marcher sur le tapis rouge de la Casa de Nariño.

Je le repoussai dans la fange. Il s'enfuit, laissant derrière lui l'odeur de sa peur. Je savais que le transfert était inévitable, que l'accord s'effondrait sous le poids des cadavres que je venais de semer. La cage dorée devenait un sarcophage.

Je rentrai dans mes quartiers, laissant derrière moi la fureur de l'orage qui éclatait enfin. Dans le couloir, je passai devant la chambre de mes enfants. Un instant, je voulus entrer, mais mes mains sentaient la poudre et la mort. On ne caresse pas ses enfants avec les mains d'un bourreau.

Je m'assis dans mon fauteuil de cuir, un revolver posé sur la table de chevet. Le canon était froid contre mes doigts. Dehors, la fumée noire de l'incinérateur montait vers le ciel, emportant les restes de mes associés. L'empire de la poussière s'envolait.

Et moi, j'allais devenir le vent.

Chapitre 11

La Fuite dans la Brume

La boue d'Envigado a un goût de fer et de fin du monde. Elle s'insinue entre mes orteils, sature mes chaussettes en laine et transforme mes mocassins italiens — autrefois symboles de mon impunité — en deux blocs de béton qui me tirent vers les profondeurs de la terre colombienne. La soie de ma chemise, trempée par la brume, ne brille plus ; elle me brûle la peau, une étreinte humide et irritante qui me rappelle à chaque pas que je ne suis plus un roi dans son palais, mais une bête traquée dans son propre domaine.

Je m'arrête, le souffle court, ma poitrine sifflant comme une vieille locomotive. Je sors ma Cartier pour vérifier l'heure, mais le cadran est couvert de limon. J'essaie de l'essuyer d'un geste machinal, puis je m'arrête. Le temps qu'elle affiche n'a plus d'importance. Les secondes ne sont plus de l'argent, elles ne sont que du sursis. Je crache au sol, un mélange de salive et de terre noire.

— Patron, on doit franchir la crête avant que les gringos n'allument leurs yeux thermiques.

C'est la voix de « El Mugre ». Il porte son Galil avec une aisance qui m'exaspère ; le fusil pèse près de quatre kilos, mais dans ses mains, il semble léger comme une plume. Il lutte avec le dénivelé, ses bottes de combat mordant la pente là où je glisse. Il ne me regarde plus avec dévotion, mais avec la patience d'un fils qui guide un père sénile vers l'abattoir.

Soudain, Mugre se fige. Le silence de la montagne est rompu par le cliquetis d'un levier d'armement, un son sec, métallique, qui coupe l'humidité. À trente mètres, une

silhouette émerge des fougères. Un soldat. Il est jeune, son visage est barbouillé de noir de camouflage. Il ne nous a pas encore vus, trop occupé à ajuster la sangle de son sac à dos.

Mugre me regarde, le doigt sur la détente de son Sig Sauer. La détente est douce, je le sais, presque sensible à la simple pensée de tuer. Le gamin lève les yeux. Il reconnaît la silhouette massive, les cheveux bouclés saturés de brume. Sa bouche s'ouvre pour une blague, peut-être pour appeler son unité, mais le son meurt dans sa gorge.

Mugre n'utilise pas son arme. Il se jette sur lui, un mouvement fluide, organique. Le couteau de chasse sort de son étui avec une odeur d'huile de machine. Il n'y a pas de cri. Juste le bruit sourd des corps qui s'entrechoquent et ce son horrible, mouillé, quand la lame trouve le creux de la clavicule. Le sang gicle, noir sous la lune, et vient tacher le vert des fougères. L'odeur métallique de l'hémoglobine écrase instantanément le parfum de l'eucalyptus.

— Un cadavre ne négocie pas, Mugre, murmurai-je en passant devant le corps qui tressaillait encore. Tant que je respire, c'est moi qui fixe le prix de la viande.

Nous atteignons une cabane en bois délabrée à la lisière de la forêt. L'air y est épais, saturé de l'odeur du suif et de la pauvreté. Un vieillard est assis là, une radio à transistors contre l'oreille. Le grésillement de l'appareil est le seul signe de vie dans ce tombeau de planches vermoulues.

— Qui va là ? demande-t-il, sa voix craquant comme du bois sec.

— Un homme qui a plus d'argent que de temps, répondis-je.

Je pose une liasse de billets humides sur la table. Le vieillard ne regarde pas l'argent. Il sent l'odeur de la poudre et de la sueur qui émane de nous. La radio annonce ma mort prochaine, une récompense à six zéros pour ma tête. Le vieil homme tend la

main vers l'appareil, ses doigts tremblants effleurant le bouton de fréquence. C'est un signal. Le silence qui suit est trop lourd.

Mugre ne pose pas de questions. Il abat la crosse de son Galil sur le crâne de l'homme avant qu'il n'ait pu parler. Le choc est sec. La radio tombe au sol, continuant de débiter ses nouvelles sur ma traque.

— On sort, Mugre. La montagne a des oreilles.

Nous redescendons vers la route, là où une Jeep Willys est garée sous un manguier. Deux paysans discutent à côté, fumant des cigarettes brunes. Ils rient.

— Imagine, Jorge, dit le plus grand en crachant au sol. Si on trouve la Rolex du Gros. On pourrait s'acheter toute la vallée de l'Aburrá et...

La balle de mon Sig Sauer lui coupe le rire en deux, pile entre les deux yeux. Son compagnon n'a pas le temps de comprendre que son visage est déjà couvert de cervelle et de tabac. Mugre finit le travail d'une rafale courte. Les corps s'effondrent dans la poussière ocre, le moteur de la Jeep tournant toujours dans un râle de diesel mal raffiné.

Je m'installe sur le siège passager. Les ressorts me piquent les cuisses à travers mon pantalon en lambeaux. Mugre enclenche la première. La voiture cahote, nous emmenant vers les lumières de Medellín qui scintillent au loin, une mer d'ambre et de sang.

— On rentre au nid, Patron ? demande Mugre, les mains crispées sur le volant.

— On rentre dans mon cimetière, Mugre.

Alors que nous entrons dans les Comunas, l'orage éclate. Une pluie lourde, violente,

qui s'abat sur la ville comme une punition. L'eau s'engouffre par les vitres brisées, lavant le sang sur mes mains, mais je sais que sous la peau, mes os sont noirs. Je regarde les ruelles sombres, les planques où mes sicarios m'attendent, ou peut-être m'espionnent.

Le roi est mort dans les couloirs de La Catedral. Ce qui émerge de la forêt ce soir, c'est une bête blessée. Et il n'y a rien de plus dangereux au monde qu'une bête qui n'a plus rien à perdre, sinon sa propre légende.

— Arrête-toi, dis-je alors que nous franchissons le pont sur le Rio Medellín.

Je descends et regarde l'eau boueuse qui gronde en bas. Je sors mon portefeuille, regarde une dernière fois le visage de ma famille, puis je le jette dans le courant. Le papier disparaît instantanément. Je n'ai plus de nom. Je n'ai plus de visage. Je n'ai plus que le plomb.

— Allons-y, Mugre. La nuit est longue, et j'ai encore beaucoup de dettes à solder avant que le jour ne se lève sur mon cadavre.

La Renault disparut dans le rideau de pluie, laissant derrière elle une traînée d'huile et le silence de mort d'une ville qui venait de comprendre que son maître était de retour.

Chapitre 12

L'Ombre des Pepes

La sueur n'est pas de l'eau. C'est du sel qui ronge la peau, un rappel constant que l'air est devenu trop lourd pour les poumons d'un homme traqué. Dans cette caleta de la banlieue d'Envigado, l'obscurité a l'odeur du vieux papier peint, du tabac froid et de la décomposition. Je suis assis à une table en formica, les coudes posés sur une nappe poisseuse. Devant moi, une tasse de café noir, si fort qu'il semble vouloir percer l'estomac. Dehors, la pluie tropicale cogne sur les tôles avec la régularité d'une mitrailleuse.

Ce n'est plus la splendeur de l'Hacienda Nápoles. Là-bas, le soleil était un roi. Ici, il est un délateur.

Je regarde Limón. Ses yeux sont deux billes de verre noir, fixes, injectées de sang. Il nettoie son 9mm avec un bout de chemise sale. C'est tout ce qu'il nous reste : le métal et la poussière. Le silence est rompu par le grésillement de la radio. Une voix de friture, lointaine, annonce que le monde brûle.

— Patron, murmure Limón sans lever les yeux. Ils ont encore frappé. À Itagüí. Ils ont trouvé la planque de Chalo. Ils ne l'ont pas juste tué. Ils l'ont démembré et exposé sur la place, devant l'église. Il y avait un panneau autour de son cou : « Pour avoir servi le traître ».

L'insulte me frappe plus fort que la nouvelle. Ces chiens de Cali et ces traîtres de la police ont enfin un nom pour leur haine : Los Pepes. Ils se sont unis dans la boue pour essayer de faire tomber la montagne. Je me lève, les genoux craquant sous le poids d'une fatigue qui n'a rien à voir avec le sommeil. Je m'approche de la fenêtre,

écartant le rideau moisi. En bas, une voiture passe, phares éteints. Une sentinelle.

— Appelle Velásquez, je dis. Dis-lui de rassembler ce qui reste des gars des Comunas. Si ces chiens veulent une guerre de rue, on va leur transformer Medellín en un abattoir.

Limón hoche la tête, mais ses doigts tremblent. Il a peur. Ils ont tous peur. Avant, j'étais le dieu qui décidait qui vivait d'un simple mouvement de sourcil. Aujourd'hui, je suis un homme qui se cache dans une cuisine qui sent le rat mort.

Le taxi glisse sur l'asphalte comme un rasoir sur une gorge. On descend vers le secteur des Moncada. Medellín, sous ce déluge, n'est plus une ville, c'est une plaie qui suppure. L'air sent la terre remuée et les égouts bouchés. On arrive devant la maison d'Alfonso, le comptable. Un homme que j'ai enrichi et qui pense aujourd'hui pouvoir blanchir sa trahison.

Je pousse la porte. Pas de gardes. Le silence est une insulte. Alfonso est assis dans son salon, entouré de meubles dorés et de statues de la Vierge. Il y a du rhum sur la table. Il ne se lève pas.

— Pablo, dit-il. Sa voix est sèche.

— Les Pepes sont venus, Alfonso ?

— Hier. Ils ont suspendu le chien dans le jardin. Ils m'ont dit que si je ne donnais pas les codes des comptes au Panama, ils feraient la même chose à ma fille. Elle a six ans, Pablo. Six ans.

Il baisse les yeux. Le silence se prolonge.

— Et tu leur as donné ?

— Je n'avais pas le choix ! hurle-t-il soudain. Tu nous traînes tous dans ta tombe ! Le cartel de Cali offre la paix. Toi, tu n'offres que du chaos.

Je m'approche de lui. Je sens l'odeur de sa peur — cette odeur métallique qui précède la fin. Je lui écrase la main avec mon talon. Les os cèdent avec un bruit de bois mort. Il pousse un cri étouffé.

— Où est la rencontre ? je demande d'une voix plate.

— À la Finca "La Soledad", lâche-t-il entre deux sanglots. Demain soir. Ils seront tous là. Don Berna, les Castaño...

— Merci, Alfonso. Tu vois, on finit toujours par s'entendre.

Je me détourne. Il croit qu'il a acheté sa vie. Je m'arrête sur le seuil, la pluie me cinglant le visage. Je me retourne et presse la détente deux fois. Le bruit est net. Deux trous noirs dans la chemise en soie blanche. Il retombe, renversant une statue de la Vierge qui se fracasse. Son sang se mélange au rhum.

On reprend la marche forcée vers une planque plus haute. Soudain, une odeur me frappe. Ce n'est pas le diesel. C'est l'odeur du bœuf grillé. On débouche sur une place où brûle un feu de pneus. Trois hommes sont assis là. Sur une grille de fortune, des morceaux de viande grésillent. À côté du feu, gît la carcasse d'un animal exotique. Un zèbre. L'un de mes zèbres de Nápoles. Ils l'ont égorgé et dépecé comme un trophée de chasse primitive.

Les hommes me regardent avec une indifférence brutale, les lèvres brillantes de graisse. L'un d'eux lève un morceau de viande vers moi. Un défi. Ils dévorent mes rêves de grandeur, bouchée après bouchée. Je ne tire pas. Je les dépasse, marchant dans la boue et le sang de l'animal. Je ne suis plus le Robin des Bois de la cocaïne. Je suis le propriétaire d'un zoo en ruines dont les bêtes se font bouffer par les pauvres.

Nous atteignons un atelier de carrosserie désaffecté. C'est là que se trouve le stock de dynamite. Mais l'air est saturé d'une odeur ferreuse. Don Alvaro, mon contact, est cloué à un baril d'huile par les mains. Des capsules de bière ont été enfoncées dans ses orbites. On lui a fait la "cravate colombienne" : la langue tirée par une incision dans la gorge, pendant sur sa poitrine. Sur son torse, gravé au couteau : PEPE.

— Ils sont encore là, je murmure.

Un claquement métallique. Mezzanine.

— BAISSÉ-TOI !

La rafale déchire l'obscurité. Les étincelles jaillissent des carcasses de voitures. Limón réplique à l'aveugle. L'odeur d'ozone et de poudre brûlée me brûle la gorge. Mes oreilles sifflent, un bourdonnement aigu qui efface tout le reste. Je tire trois fois. Un corps bascule et s'écrase sur un tas de ferraille. Un gamin de dix-sept ans avec un tatouage des Pepes sur le bras. Il agonise, un trou dans la gorge qui siffle. Je lui loge une balle entre les deux yeux sans un mot.

— Charge la dynamite dans le taxi, Limón. Vite.

Le téléphone satellite sonne dans la voiture. C'est une erreur tactique, je le sais. Chaque seconde d'émission est une balise pour la DEA. Mais le besoin de mordre

l'ennemi est trop fort.

— Allô ?

— Pablo.

C'est Pacho Herrera. La voix de Cali. Calme. Glaciale.

— Les chaussures se remplacent, Pablo, dit-il avec un rire léger. Les empires, moins facilement. Tu as goûté ton zèbre ? Rends-toi. Ne force pas les Pepes à chercher des cordes plus petites pour ta famille.

Je raccroche. Ma main tremble de rage. Je compose un autre numéro. Celui de ma famille.

— Tata ? je dis.

— Pablo ! Ils sont là, on entend les moteurs dehors...

— Écoute-moi. Je vous aime. Dites aux enfants que leur père est un roi.

— Pablo, raccroche, ils vont te localiser !

Je coupe. Trop tard. Le signal est lancé.

Au bout de la rue, des faisceaux de lumière blanche déchirent la brume. Ce ne sont pas des taxis. Camions de l'armée. Bloque de Búsqueda. Et les 4x4 sombres des Pepes. La meute est là.

— On bouge ! hurle Limón.

Le taxi s'arrache à la boue. On plonge dans les ruelles labyrinthiques à tombeau ouvert. Les balles brisent la lunette arrière, les éclats de verre me cinglent la nuque. Je recharge mon Sig Sauer. Mon cœur bat au rythme lourd d'une horloge de plomb. Je regarde les caisses de dynamite sur le siège arrière.

— S'ils nous coincent, Limón... on ne finit pas dans une cage à Washington. On part en fumée.

Limón hoche la tête, une sérénité suicidaire sur le visage. On frôle les murs, on renverse des étals, poursuivis par les démons que j'ai moi-même engendrés. Le tonnerre gronde, se confondant avec les explosions lointaines.

Je ferme les yeux un instant. J'imagine le soleil sur la piscine de Nápoles. Puis j'ouvre les yeux sur la réalité froide du métal dans ma main. Le sang de l'Hacienda ne sèche jamais. Il voyage, il s'infiltré, il corrompt. Et ce soir, il va inonder Medellín une dernière fois.

— Accélère, Limón. On a un rendez-vous avec l'enfer.

Chapitre 13

Le Poids de la Famille

L'odeur n'était pas celle du bois de chêne ou du pin que l'on brûle dans les propriétés de la Sabana de Bogotá pour épater les ministres. Non. C'était une odeur âcre, chimique, presque huileuse. Celle de l'encre verte et du papier de haute sécurité qui se tord sous l'assaut des flammes. Benjamin Franklin se recroquevillait, noircissait, puis disparaissait dans une étincelle bleutée avant de rejoindre les limbes du néant.

Deux millions de dollars.

C'était le prix de la température dans cette pièce de pierre humide, perdue dans les replis brumeux de la cordillère. Dehors, la brume épaisse comme du lait caillé léchait les vitres crasseuses de la finca. À l'intérieur, Manuela tremblait encore sous ses couvertures de laine rêche. Ses lèvres avaient une teinte de bleu qui me labourait les entrailles. Je jetai une liasse de cent dollars supplémentaire dans l'âtre. Un geste sec. Précis. Comme on jette une poignée de terre sur un cercueil.

— Pablo, arrête. C'est assez.

La voix de Tata était un murmure, mais elle résonnait contre les murs nus avec la force d'un verdict. Elle voyait la cendre de notre vie passée. Les ruines de l'Hacienda Nápoles et le silence des animaux exotiques que les soldats laissaient crever de faim pour l'exemple.

— Ce n'est jamais assez, Tata. Si le feu s'éteint, elle gèle.

Je sentais le poids du Sig Sauer contre ma hanche. Un morceau d'acier inerte qui

attendait son heure. Je repensai à Gustavo. S'il avait été là, il m'aurait dit, avec ce sourire en coin : « Pablo, à ce rythme, le degré Celsius nous coûte plus cher qu'une cargaison de pure à destination d'Opa-locka. » Mais Gustavo était sous terre, la boîte crânienne éclatée par ceux-là mêmes qui, aujourd'hui, reniflaient mes traces comme des chiens enragés.

Je m'approchai de la fenêtre. À travers la buée, je devinais la silhouette de Limón, immobile sous le porche, un Galil en bandoulière. Soudain, un bruit. Pas le vent. Un froissement métallique, à une centaine de mètres en contrebas. Je fis signe à Tata de s'éloigner. Elle attrapa Manuela et se glissa dans l'obscurité. Je dégainai. Le clic de la sécurité que l'on retire est le seul son honnête dans ce monde de menteurs.

— Patrón, chuchota Limón depuis l'ombre. C'est Don Hugo, le voisin.

Limón surgit derrière lui comme une ombre. Le canon du Galil s'enfonça dans les cervicales du paysan. On le traîna jusque dans la cuisine, une pièce exigüe qui sentait la graisse rance. Je m'assis en face de lui, posant mon arme sur la table en bois brut.

— Don Hugo, dis-je d'une voix basse. Vous me prenez pour un politicien de Bogotá ? Vous pensez que je suis un idiot qu'on berce avec des contes de fées ?

Je pris un couteau de cuisine. Une lame usée, fine à force d'avoir été affûtée. Je commençai à curer mes ongles.

— Ils sont venus vous voir, n'est-ce pas ? Les Pepes ? Ou peut-être les gringos de la DEA ?

— Non, Patrón ! Je suis fidèle !

— La fidélité, Hugo, c'est comme une chemise en soie. C'est beau quand il fait beau. Mais quand l'orage éclate, ça colle à la peau et ça finit par vous étouffer.

Je me levai lentement. Je fermai les yeux un instant. Quand je les rouvris, Hugo était déjà mort dans mon esprit.

— Montre-moi tes mains, Hugo.

Il hésita. Des mains calleuses. Mais sur le poignet gauche, il y avait une marque. Une trace de pression, circulaire et nette. La trace d'une montre de luxe que l'on vient de retirer pour paraître plus pauvre qu'on ne l'est. Un paysan de cette vallée ne possède rien qui laisse une telle marque.

— Où est la radio, Hugo ?

L'homme s'effondra.

— Ils tiennent ma femme... ils ont dit qu'ils lui couperaient les doigts...

La violence ne fut pas dictée par la colère, mais par une nécessité mathématique. Je fis un signe de tête à Limón. Le gamin lui tira la tête en arrière. Le mouvement du couteau fut un éclair. Le bruit fut celui d'une chambre à air qui se dégonfle. Hugo essaya de porter ses mains à sa gorge, mais la vie s'échappait déjà entre ses doigts. Son sang s'étala, noir sous la lumière de la bougie, rampant vers mes bottes comme une rivière cherchant son lit.

— Brûle la finca, ordonnai-je à Limón. Ne leur laisse même pas l'odeur de notre passage.

Nous sortîmes dans la nuit glaciale. Derrière nous, la maison s'embrasa, rejoignant le brasier de dollars. La fumée montait vers le ciel noir, emportant avec elle le parfum du sang et de la puissance perdue. Nous nous enfonçâmes dans la jungle. La boue n'était plus de la terre mouillée, c'était une colle fétide qui s'agrippait à nos péchés.

Puis, le choc. Nous quittâmes l'humus pour le bitume. La transition sensorielle fut brutale : l'odeur de la forêt fut balayée par celle des pots d'échappement et de la friture rance. Medellín. Mon royaume de briques et de ciment.

Vers trois heures du matin, nous atteignîmes une cahute misérable. Un paysan était assis sur le seuil, une machette à la main. Il me servit un tinto noir, brûlant, sucré à l'excès.

— Je ne veux pas de votre argent, Don Pablo, dit l'homme quand je voulus le payer. Mon fils travaillait pour vous à l'Envigado. Il disait que vous étiez un saint.

Le café descendit dans mon œsophage comme une lame. À cet instant, je ne me sentais pas comme le roi de la cocaïne. Je me sentais comme un vieux lion fatigué qui distribue ses dernières parcelles de territoire. La reconnaissance était la seule monnaie qui ne se dévaluait pas, mais elle attirait le plomb.

Soudain, des lueurs de phares percèrent la brume. Le Bloque de Búsqueda. Nous n'attendîmes pas. Nous nous jetâmes dans les fougères géantes. Le chaos explosa. Je m'affalai dans la boue tout en pressant la détente, le Galil crachant ses flammes.

Le silence revint, troué par le sifflement de nos respirations. Un soldat gisait, les tripes à l'air. Un gamin du quartier Kennedy. Il me reconnut. Ses yeux reflétaient la silhouette massive que je projetais sur lui.

— Dis à Gustavo que j'arrive, quand tu seras de l'autre côté. Dis-lui que je n'ai plus d'argent, mais que j'ai encore du plomb.

Le coup fut un bruit sec, aussitôt absorbé par l'éponge de la forêt. Le corps du soldat eut un dernier soubresaut. Je me tournai vers Limón.

— On va sur les toits, Limón. C'est de là qu'on voit le mieux la fin du monde.

Nous atteignîmes les hauteurs de la Comuna 13. Les toits de tuiles rouges et de tôle ondulée s'étendaient sous la pluie fine, un labyrinthe dont j'étais le minotaure. Je n'étais plus un homme, j'étais un animal acculé. Mes articulations ne criaient plus, elles vibraient de l'instinct de celui qui va mourir les armes à la main.

Le bourdonnement des rotors saturait l'air. Le ciel de Medellín se remplissait de frelons mécaniques. Je serrai la crosse de mon arme. Le prochain chapitre ne s'écrirait pas avec de l'argent. Il s'écrirait avec du plomb. Et je n'avais pas l'intention de mourir sans avoir vidé tous mes chargeurs.

Je fis un pas sur la corniche glissante. Le vent m'apportait l'odeur de la ville, un mélange de soufre et de destin. Je n'étais plus le Patrón. J'étais redevenu la poussière qui allait faire éternuer le monde une dernière fois.

Chapitre 14

L'Appel de trop

L'air était une insulte. Une masse visqueuse, saturée d'humidité et de l'odeur rance d'une friture de bananes plantains qui montait de la cuisine d'en bas. Je sentais la sueur stagner entre les plis de mon ventre, collant ma chemise en soie à ma peau comme un linceul mal ajusté. Ici, dans cette piaule de Los Olivos, les murs transpiraient la peur et le plâtre effrité. On était loin des marbres de l'Hacienda Nápoles. Le monde s'était rétréci à la taille d'un cercueil de béton avec vue sur une ruelle borgne.

L'acier de ma Rolex pesait une tonne. Elle donnait l'heure d'un monde qui n'en avait plus pour longtemps. Midi quarante-trois. Dehors, Medellín grondait, une bête de briques rouges que j'avais nourrie de sang et qui s'appêtait maintenant à me dévorer. Limón était assis près de la fenêtre, le canon de son Sig Sauer posé sur sa cuisse. Il me regardait comme on regarde un saint dont on sait qu'il va finir en morceaux.

J'ai tendu la main vers le Motorola. Chaque clic du clavier était un clou de plus dans mon propre cercueil.

— Allô ? Juan Pablo ?

Sa voix était frêle, hachée par la friture radio.

— Papa ? Tu ne devrais pas appeler. Ils écoutent. Raccroche.

Je me suis adossé au mur froid. J'ai fermé les yeux.

— Laisse-les écouter. Qu'ils sachent que le Roi est encore debout. Dis à ta mère que je l'aime. L'Hacienda nous attend. On y retournera.

Je mentais. C'était une politesse entre condamnés. La conversation a duré. Une minute. Cinq minutes. À chaque seconde, j'imaginai les fourgons du Bloque de Búsqueda faire tourner leurs antennes sur les toits. Je voyais les ondes se resserrer autour de cette maison.

— Papa, arrête, suppliait-il.

Le sifflement métallique a commencé à lacérer la ligne. C'était le son de la traque américaine qui me mordait à la gorge. Limón se leva d'un bond. Il n'avait plus besoin de parler. Le bruit des pneus sur les pavés et le hurlement d'un moteur de camion dans cette rue calme disaient tout.

— Patrón ! Maintenant !

Le fracas de la porte d'entrée vola en éclats sous le bélier. En bas, ce n'étaient que des cris bruts, des insultes de soldats qui ne cherchent plus à arrêter, mais à abattre. J'ai jeté le téléphone sur le lit. Ma main a plongé sous l'oreiller pour sortir mon Sig. Le métal était chaud. C'était mon seul véritable ami. Gustavo était mort, et avec lui la stratégie. Il ne restait que le chaos.

— Par le toit ! hurla Limón.

On s'est rués vers la fenêtre. Des grenades assourdissantes explosèrent dans le couloir, une lumière blanche qui voulait m'arracher les yeux. L'odeur de la suie remplaça celle de la friture. Je me suis hissé sur le cadre. Je me sentais vieux, bouffi, une baleine échouée sur les toits de Medellín. En bas, un homme en uniforme pointa son fusil.

— Là-haut ! Le gros !

La première rafale déchira le bois juste à côté de mon oreille. Je ripostai. Trois coups secs. Je vis l'agent s'effondrer. Un de moins. Un grain de sable dans l'engrenage. Je basculai sur les tuiles oranges. La chaleur du soleil me frappa comme une gifle.

Limón courait devant moi, arrosant le vide. Il n'a pas eu le temps de finir sa course. Une balle de 5.56 le frappa en plein dos. J'ai vu le tissu de sa chemise exploser, un nuage rose de chair et de coton. Il roula sur la pente avant de s'écraser dans la ruelle avec un bruit mat de sac de farine qu'on lâche d'un camion.

J'étais seul.

Je m'arrêtai au bord du toit, en équilibre précaire. En face, trois hommes du Bloc m'ajustaient. Leurs visages étaient masqués, mais leurs yeux brillaient de la joie sauvage des chasseurs devant le monstre.

— Jamais, fils de pute ! rugis-je.

Le monde explosa. Une balle me traversa la cuisse. Une autre me percuta l'épaule, me faisant pivoter violemment. Mon bras devint une masse inerte. Mais le coup de grâce ne vint pas de face. Je sentis le métal déchirer mon oreille droite, s'enfoncer dans le crâne. Une détonation sourde, un éclair de lumière, puis le noir absolu.

Mon corps bascula. Je ne sentis pas l'impact. Je ne sentis pas mon sang dessiner une carte de la Colombie sur les tuiles.

Le silence qui suivit fut celui d'une cathédrale après un égorgement. Sur le toit, la chaleur continuait de grimper. Les bottes des policiers martelèrent la céramique. Ils hurlaient, ivres d'adrénaline. L'un d'eux donna un coup de pied dans mon épaule inerte pour vérifier la mort. Satisfait, il cracha sur ma chemise en soie. Puis vinrent les flashes. Ils me soulevèrent par les cheveux, relevant ma tête ensanglantée pour la photo. Je n'étais déjà plus Pablo Emilio Escobar Gaviria. J'étais un trophée de

viande.

On me descendit du toit sans brancard. Ma tête heurta le béton de la ruelle avec un craquement d'os. Un agent de la DEA s'approcha, nota l'heure, et poussa mon ventre du bout de sa chaussure cirée.

— Good riddance, lâcha-t-il.

La suite ne fut qu'un épilogue froid. La morgue municipale. L'odeur du formol et le grésillement des néons. Le médecin légiste ouvrit ma poitrine avec la lassitude d'un ouvrier à la chaîne. Il pesa mon cœur et le trouva trop lourd. Pendant qu'il recousait ma peau avec un fil grossier, ses assistants parlaient déjà de qui prendrait ma place à Cali ou ailleurs.

On m'avait dépouillé de ma Rolex, de mon nom, de ma légende. Il ne restait qu'un cadavre numéro 45-93 sur une table en inox. Dehors, la pluie tropicale commença à tomber, lavant le sang sur les tuiles de Los Olivos, emportant les dernières traces de ma présence vers les égouts.

Le Roi était mort. La transaction était close. Le prix avait été payé en entier, et pour une fois, je n'avais pas eu besoin de négocier. Le sang de l'Hacienda s'était enfin figé dans le froid de la morgue, laissant derrière lui une terre qui n'en aurait jamais assez.

Chapitre 15

Les Tuiles du Destin

La chaleur à Medellín n'est pas un climat, c'est une condamnation. Elle vous colle à la peau comme une seconde chemise, une soie poisseuse imbibée de la sueur des hommes qui n'ont plus rien à perdre. Dans le quartier de Los Olivos, l'air stagnait, saturé par les effluves de friture bon marché, de gasoil brûlé et cette odeur de terre mouillée qui annonce l'orage, celui qui lave les péchés mais laisse la boue.

Pablo était assis à la petite table en bois, le combiné du téléphone pressé contre son oreille. Sa voix, autrefois un décret de vie ou de mort, n'était plus qu'un murmure rauque. De l'autre côté de la ligne, son fils Juan Pablo parlait, une plainte déformée par les parasites. Pablo s'en foutait des satellites américains qui survolaient la jungle comme des vautours électroniques. Il voulait juste entendre qu'ils étaient vivants.

Le silence se brisa. Pas une explosion. Quelque chose de plus définitif. Le crissement sec des pneus sur le gravier. Le claquement métallique des portières. La Loi arrivait au bout d'un fusil d'assaut.

— Papa ? Qu'est-ce qui se passe ?

Pablo ne répondit pas. Il posa le plastique noir. Le glas d'un empire. Il regarda ses mains. Elles tremblaient de cette rage froide qui prend les rois acculés dans des trous à rats.

— Limón !

Alvaro de Jesús Agudelo dévala l'escalier, son pistolet-mitrailleur en travers de la

poitrine. Ses yeux étaient deux billes noires dilatées par la terreur.

— Ils sont là, Patron. Le Bloc de Recherche.

Pablo se leva. Sa silhouette était lourde, empâtée par des mois de paranoïa. Sa chemise de soie d'un bleu profond était déjà tachée. Il sentit le contact froid de son Sig Sauer contre sa hanche.

— On sort par le toit. Si on doit crever, on emmène ces chiens avec nous.

La première rafale déchira la porte. Le bois explosa en échardes. Le vacarme était assourdissant. Limón répondit, arrosant le couloir sans viser. L'odeur de la cordite remplaça celle du café. Une odeur propre, métallique, qui décapait les narines.

Ils se précipitèrent vers l'étage. Pablo soufflait comme un bœuf à l'abattoir. Chaque marche était un calvaire pour son cœur fatigué, pour ce corps qui avait connu l'opulence de l'Hacienda Nápoles et qui se retrouvait à ramper dans la crasse. Ils atteignirent la fenêtre. Le toit s'étendait devant eux, une mer de terre cuite chauffée à blanc.

— Allez, Patron ! Sautez !

Limón enjamba le rebord. Il courut sur les tuiles, silhouette découpée sur le ciel délavé. Pablo suivit. Ses pieds nus rencontrèrent la rudesse brûlante de l'argile. La douleur le rendit lucide. Il était là, le Roi de la Poudre, courant comme un voleur de poules.

— HALTE ! POLICE !

Premier impact. La tuile explose près de son pied. Des éclats lui cinglent le visage. Pas le temps de crier. Le plomb déchirait l'air. Limón fut le premier touché. Son corps

fit une embardée grotesque. Une balle de 5.56 entra par son dos et ressortit par son sternum. Le 5.56 ne pardonne pas. Il ne fait pas qu'un trou, il fragmente et emporte tout : les souvenirs, la haine, la cervelle. Limón s'effondra, glissant lentement le long de la pente, ses doigts griffant la surface rugueuse avant de basculer dans le vide.

Pablo était seul.

Il courait, une main sur son ventre, l'autre tenant son arme. Choc violent dans l'épaule droite. La soie bleue se déchira, le tissu noble cédant sous la force brute de la munition chemisée. Ce fut d'abord une chaleur liquide, immense. Puis le froid. Un froid polaire en plein été tropical.

Il trébucha. Ses genoux frappèrent les tuiles avec un craquement sourd. Il se releva, titubant, et tira vers la ruelle sans voir ses cibles. Juste pour dire qu'il était encore Pablo Emilio Escobar Gaviria.

Une deuxième balle lui broya la jambe. Il tomba lourdement. Cette fois, il resta là, allongé sur le flanc. Le sang coulait en abondance, une nappe sombre s'insinuant dans les interstices de la terre cuite. Un sang lourd, chargé de secrets et de trahisons.

Il entendit des bottes lourdes écraser les tuiles. Le bruit de la victoire.

Il tourna péniblement la tête. Le soleil l'aveuglait. Il chercha son souffle, mais ses poumons se remplissaient de quelque chose qui n'était pas de l'air.

— Plata o plomo... murmura-t-il dans un filet de sang.

L'officier qui surplombait le corps n'avait pas de visage, juste des lunettes de soleil reflétant un homme brisé. L'exécution n'eut rien de cinématographique. Un bruit sourd. Une secousse finale. Le monde s'éteignit dans un flash blanc.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que la fusillade. Hugo Martinez s'approcha. Il n'y avait pas de triomphe dans ses yeux, seulement une immense lassitude.

— Prenez les photos. Qu'on en finisse.

Les flashes figeaient la scène. Le cadavre de l'homme le plus recherché au monde, gras, les pieds sales et la chemise de soie en lambeaux, exposé comme un trophée de chasse. C'était sale.

Martinez sortit de la morgue une heure plus tard. L'odeur de l'aldéhyde et du sang rassis lui brûlait les narines. À l'intérieur, le médecin légiste avait dépouillé Pablo. La soie bleue n'était plus qu'une loque inutile jetée dans un coin, une fibre ruinée par le plomb et la sueur.

La porte s'ouvrit violemment. Hermilda Gaviria, la mère de Pablo, entra. Elle ne pleurait pas. Elle portait sa douleur comme une armure de fer. Elle traversa la pièce, ignorant les soldats, pour s'arrêter devant la table d'inox. Elle posa une main sur le front froid de son fils. Elle fixa Martinez avec des yeux brûlants d'une haine millénaire.

— Regardez bien son visage, Colonel, dit-elle d'une voix qui fit vibrer les murs de béton. C'est le dernier moment de paix que vous aurez.

Martinez ne répondit pas. Il savait qu'elle avait raison. Le sang de l'Hacienda ne s'évaporait pas, il s'infiltrait dans la terre.

À l'autre bout de la ville, dans une villa climatisée de l'Envigado, Gilberto Rodríguez

Orejuela fit tourner son cognac. Miguel, son frère, restait stoïque près de la fenêtre. Ici, la violence se gérait avec des lignes de crédit.

— Enfin, murmura Gilberto. L'animal est à terre.

— Ce n'est pas une fin, Gilberto, dit Miguel d'une voix de glace. C'est une restructuration. Escobar était un paysan avec un ego trop grand. Désormais, le business va redevenir ce qu'il aurait toujours dû être : une gestion de stocks.

Miguel sourit, un pli cruel au coin des lèvres.

— Pablo a fait une erreur fatale. Il a voulu être aimé. L'amour est une variable instable dans une économie de marché. Nous nous contenterons d'être nécessaires.

Le lendemain, le soleil de Medellín révélait la crasse sous l'opulence. Dans le quartier de La Sierra, un gamin de quatorze ans nommé Jhonny regardait la photo de Pablo dans le journal. Son frère aîné avait été tué par la police trois mois plus tôt.

Un homme entra dans la pièce. Chemise impeccable. Lunettes coûteuses. L'accent de Cali. Il posa une liasse de billets de cinquante dollars sur la table, juste à côté de la photo du cadavre.

— Ton Patron est en train de se faire ouvrir le ventre sur une table de marbre, gamin. Le monde a changé pendant que tu dormais. Cet argent, c'est pour l'enterrement de ton frère. Et pour t'acheter une nouvelle paire de chaussures. On a du travail pour toi.

Jhonny regarda l'argent. Puis l'homme. Il pensa aux tuiles du toit. Il pensa à la pluie qui lavait le sang. Ses doigts se refermèrent sur la liasse.

— Qui je dois tuer ? demanda-t-il.

L'homme de Cali sourit.

— Personne pour l'instant. On va d'abord apprendre à se servir de ta tête. Le plomb, c'est pour les clients qui ne paient pas. La vie, c'est pour ceux qui comprennent l'ordre des choses.

Dehors, le vent se leva. Medellín, la ville des fleurs et de l'acier, se préparait pour sa prochaine nuit. Une nuit sans roi, mais peuplée de fantômes qui réclamaient leur dû. La pluie lavait les tuiles ocre du toit de Los Olivos, mais la tache sombre restait gravée dans la pierre. Le chapitre de Pablo se fermait, écrit avec du plomb, mais le livre de la Colombie ne connaissait pas de point final. C'est là que le crime atteignait son sommet : quand la mort d'un empire devenait, pour un gamin, une simple question de chaussures neuves.

FIN

Merci d'avoir lu "LE SANG DE L'HACIENDA"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)